



NUMÉRO

29

C'EST LA FAMILLE

14

TEXTES
COURTS



C'EST LA FAMILLE

Revue Squeeze numéro 29

SOMMAIRE

<i>Grand-père perdu</i> de Christine Monot	2
<i>Le Zombi Chaperon rouge</i> de Philippe Aubert de Molay	10
<i>Une question d'éducation</i> de Brice Gautier	21
<i>Lien de parenté</i> d' Éric Scilien	32
<i>Psychopompe</i> de Christophe Siébert	48
<i>Fondé de pouvoir</i> de Louise Fonte	61
<i>Déluges, œufs de crocodile et crottes de jumeaux</i> de Pascal Nordmann	75
<i>Tonnac</i> de Claire Von Corda	83
<i>Juste un mauvais moment</i> de Florent Arc	88
<i>Éparpillée</i> de Francois Fournet	94
<i>Imitation bois</i> d' Emna Zina Thabet	100
<i>Noël à la mer</i> de Marion Corvez	106
<i>En forme de courtepointe</i> de Catherine Cormier	118
<i>Touche</i> de Clémence Lavigne	123



Les auteur·e·s	125
Ours	130

GRAND-PÈRE PERDU

Christine Monot

Le jour où on a perdu grand-père, tout d'abord personne ne s'en est rendu compte parce que c'était le jour de la fête de la Musique et il y avait beaucoup de monde sur les berges du canal et les musiciens nous avaient fait tourner la tête. On avait vu des chanteurs maigres chanter des chansons tristes, des groupes de percussionnistes énervés et aussi une chanteuse qui ne ressemblait pas à une chanteuse pour de vrai. Peut-être parce que papa a dit :

— Ah ! mais je la connais, elle, elle travaille à la Sécurité sociale !

Et c'est vrai qu'en la regardant bien, dans son jeans à pinces et son corsage blanc à col pointu, elle avait l'air de quelqu'un qui a un travail sérieux mais, après avoir chanté des chansons très Sécurité sociale, elle nous a surpris avec la dernière dont le rythme endiablé ne lui allait pas du tout. Elle s'est mise à sautiller sur des paroles qui n'ont pas eu l'air de plaire à mon père : il a commencé à regarder ailleurs avant de filer se chercher une bière à la buvette. Elle hurlait avec un effet d'écho *On s'en fout de la taille du sexe, sexe, sexe, sexe* et les mots ricochaient sur l'eau du canal et allaient taper dans le mur de l'autre rive, tandis que moi je regardais mes sandales en me

demandant si on s'en foutait vraiment, et qui s'en foutait, car avec mes copains de colo, on s'en foutait pas du tout. Maman s'amusait beaucoup, ce qui devait énerver papa qui a éclusé rapidement sa bière et, du coup, on n'a pas pu entendre le bis que demandait le public déchaîné, puis on est reparti en groupe bien serré. C'est en arrivant devant le portail qu'on s'est aperçu qu'il n'était plus là.

— Il est où, grand-père ? a dit maman.

Pas là, grand-père, disparu.

Alors, au lieu de rentrer à la maison, on s'est dispersés dans le quartier. Je crois que c'est finalement papa qui est retourné sur les lieux du concert de la chanteuse de sexe. Moi, je suis parti sur le boulevard avec mon petit frère et on demandait à tout le monde :

— Vous n'avez pas vu grand-père ?

Les gens nous regardaient comme si on leur faisait de la peine ou comme s'ils ne nous croyaient pas, qu'on avait perdu notre grand-père. Il y en avait aussi que ça amusait et d'autres qui se retenaient d'éclater de rire parce qu'ils ne se rendaient pas compte. Nous, à force de répéter cette phrase à tous ceux qu'on rencontrait, on avait une drôle d'impression, comme si tout ça, c'était un rêve. On finissait par ne pas y croire nous-mêmes. À la terrasse d'un café, des gens nous ont donné une pièce.

Ce soir-là, tout le monde est rentré bredouille. Alors, on est allé au lit et papa au commissariat pour dénoncer la perte de grand-père.

Le lendemain, c'était samedi. On a fait les fonds de tiroir pour trouver une photo de lui et on s'est mis d'accord sur la description vestimentaire, pantalon gris, sandales marron et veste bleu marine. Le pantalon par déduction, après inspection de son armoire. On a passé deux bonnes heures à rédiger l'annonce, puis papa est allé faire des photocopies. Alors, on s'est éparpillés pour les afficher dans les boulangeries, les

bureaux de tabac, à la Sécu, dans les couloirs du métro. Grand-père était devenu célèbre, il avait sa photo sur tous les murs.

Après le repas de midi, Papa nous a expliqué qu'à partir de maintenant la maison ne devait jamais rester vide, car il fallait rester près du téléphone au cas où quelqu'un appellerait ou si grand-père revenait de lui-même car il n'avait pas sa clef. En effet, on a reçu des coups de fil dès le dimanche, mais c'était des blagueurs. Il y a des gens qui s'amusent de tout. Puis des associations nous ont contactés. On nous a convoqués pour aller le chercher mais ce n'était jamais lui. Ils s'étaient trompés. En fait, ça n'a rien d'exceptionnel de perdre un grand-père dans une grande ville comme ici. On est allé dans un entrepôt où ils en avaient plusieurs, logés dans des dortoirs. On nous a montré un album de photos de ceux qui étaient morts et que personne n'était venu réclamer. Heureusement, aucune photo ne correspondait à grand-père. Par contre, il y avait plein de descriptions vestimentaires qui correspondaient parce que, si on regarde bien, les grands-pères sont souvent habillés pareil. Toujours en beige, gris, bleu marine, bleu ciel ou marron. On ferait mieux de les habiller en rouge, vert brillant, orange fluo ou en jaune canari, on les perdrait moins facilement. Bien sûr, dans leur album, ils avaient aussi des photos de grand-mères.

Au troisième jour, maman, qui est sa fille, a commencé à pleurer et il n'y avait plus moyen de l'arrêter. Et puis, elle a tapé sa crise.

— Vous ne pouviez pas faire attention ! C'est bien la peine d'être une famille nombreuse s'il n'y en a pas un pour racheter l'autre.

Papa, qui a été scout dans sa jeunesse, répétait que nous ne pouvions compter que sur notre organisation familiale pour le retrouver ; il s'est mis en tête qu'il avait été recueilli par des clochards.

— Et la police, qu'est-ce qu'elle fait ? pleurnichait maman.

— La police ! On va leur montrer, nous, à la police ! a hurlé

papa.

La police a expliqué à papa que ces choses arrivent plus souvent qu'on ne le pense, mais que personne n'en parle car les gens, à tort ou à raison, se sentent toujours coupables dans ce genre de situation, un peu comme quand ils laissent s'échapper un animal de compagnie. Quant aux personnes concernées, les grands-pères et les grands-mères, lorsqu'on les retrouve, ils ne se souviennent de rien et sont bien incapables de raconter ce qu'il leur est arrivé.

Un autre jour, la police nous a convoqués et j'ai accompagné papa au commissariat. C'est une jeune policière qui nous a reçus, nouvellement arrivée dans le service. Elle était stagiaire et avait plein d'idées pour organiser les recherches. La policière a demandé plus de détails sur grand-père, ses activités, ses spécialités, ses manies. Papa m'a donné un coup de coude pour que je réponde. J'ai dit qu'il avait toujours un couteau dans sa poche, qu'il adorait les escargots mais pas pour les manger, il aimait les escargots vivants et les programmes télé sur les pays lointains et les documentaires sur les animaux. J'ai aussi dit que, quand il était jeune, c'était un bon pêcheur et qu'il avait beaucoup joué aux échecs. Elle s'est mise à réfléchir. Elle a sorti un plan de la ville et a demandé une voiture de service pour nous emmener faire un tour. Elle a expliqué que c'était la méthode américaine. Elle nous a accroché des pancartes dans le dos avec la photo de grand-père avant de nous lâcher dans les jardins publics. Je ne pouvais pas imaginer que Paris était si grand et qu'il y avait autant de jardins et d'animaux. Au zoo, ça n'a rien donné non plus, ni au Jardin du Luxembourg où il y a plein de joueurs d'échecs. Papa est rentré en ronchonnant et en pestant contre les Américains. Moi, même si on n'avait pas trouvé grand-père, j'étais bien content de ma journée.

Ça faisait maintenant une semaine que grand-père avait disparu et maman ne pleurait plus. D'ailleurs, elle ne criait plus, non plus. Elle restait, des heures durant, allongée sur

le canapé et c'était papa qui débarrassait la table. Pour mes frères et moi, c'était un peu comme des vacances, on avait quartier libre car on comptait sur nous pour retrouver grand-père. Parfois, en pleine nuit, j'entendais papa qui sortait. Ça le travaillait.

Et puis un soir, à huit heures, il est revenu, grand-père. Le septième jour de sa disparition. On était en train de manger des moules. Il a sonné, il a salué avec un petit sourire et il a dit : « Chouette, y'a des moules ! » On s'est tous levés comme si on voyait arriver son fantôme. On l'a embrassé, ça faisait plaisir de le retrouver. Il avait bonne mine, était rasé de près, il ne sentait pas du tout le clochard et il avait l'air content d'être là. Quand maman lui a demandé d'où il venait, il nous a regardés comme s'il attendait une réponse.

Il a repris sa place dans sa chambre et on s'est réaccoutumés à sa présence aussi vite qu'on s'était habitués à son absence. Grand-père est tellement discret. Pourtant, il a changé. L'autre jour, selon lui il y avait le feu dans le frigo, les aliments brûlaient et moi je devais souffler sur les flammes. Comme il insistait, j'ai fait ce qu'il m'a dit. Une fois que j'ai eu tout éteint, on est allé se rasseoir. Ce n'était que le début, car à tout moment de la journée, il m'emmène voir le frigo. Heureusement, parfois les aliments ne brûlent pas et on le referme vite avant que le feu ne reprenne. Quand les aliments sont éteints, grand-père sourit. Donc, pour moi, c'est facile pour savoir si je dois souffler ou pas. Et puis, grand-père ne veut plus voir la pluie, ça le fait pleurer. Maintenant, dès qu'il tombe trois gouttes, on ferme les volets et on allume l'électricité. Alors, papa râle. Quant à la télé, grand-père ne la regarde plus. Lorsqu'il passe devant l'écran, même si elle est éteinte, il se cache le visage comme s'il avait peur. D'ailleurs, si on regarde les infos, il lui tourne carrément le dos. Maman dit que ce n'est pas une mauvaise idée. Il n'y a que le bruit de fond du foot qu'il supporte, même s'il ne s'y intéresse pas.

Quelques jours plus tard, on a sonné à la porte. Il était huit heures et demie du soir, papa s'apprêtait à regarder le match. On s'est tous regardés et maman m'a fait signe d'aller ouvrir. Sur le palier, une vieille dame aux cheveux rouges et habillée de couleurs très vives, pas du tout du style de notre chanteuse de la Sécurité sociale, et plutôt grosse, m'a dit en me pinçant doucement la joue :

— Bonsoir, mon petit. Est-ce que ton grand-père est là ?

Maman est arrivée et a fait entrer la dame. Grand-père avait l'air content et ils se sont salués très tendrement devant nous sans avoir l'air gêné du tout. J'ai vu maman sourire et elle a invité la dame à s'asseoir sur le canapé entre grand-père et papa, qui n'avait pas l'air content. Il avait levé les sourcils et c'était comme s'ils étaient restés bloqués. En plus, le match allait commencer. Maman a baissé un peu le son et a offert un petit porto à la dame. Tout le monde a pris un petit porto et grand-père a demandé à Suzanne, c'est comme ça qu'elle s'appelait, de chanter la chanson de *l'Amant de Saint-Jean*. Alors, Suzanne s'est redressée et elle a chanté. C'était plutôt bien. Après la chanson, papa a vidé son verre d'un trait et a commencé à s'agiter. Il pensait à son match et se demandait comment se retirer poliment.

Suzanne nous a raconté ce qui s'est passé le fameux soir où on a perdu grand-père. Comme nous, elle était allée au spectacle sur les berges du canal.

— Vous vous souvenez de cette chanteuse, tellement drôle, pleine d'énergie, cette petite bonne femme avec son air sérieux qui avait une chanson sur la taille du sexe ?

Elle me regarde et me sourit d'un air bienveillant. Moi, je m'en souviens de cette chanson, mais je préfère garder ça pour moi. Maman fait mine de se rappeler à moitié, tandis que papa se lève en regardant sa montre et en s'excusant, avant de prendre la direction du bar.

Suzanne continue en riant :

— Et tout le public qui chantait le refrain avec elle ? Vous vous en souvenez ? Les gens étaient déchaînés. C'était une bonne soirée, mais ça ne s'est pas arrêté là. Quand je suis retournée à la maison, arrivée devant mon portail, un monsieur est entré en même temps que moi. Il a monté les escaliers et lorsque je suis arrivée à mon palier et que j'ai ouvert ma porte, il m'a suivie, d'une manière très discrète, comme un chat. Je n'ai pas eu peur, mais j'étais très embêtée. Il ne savait pas d'où il venait, il n'avait pas de papiers sur lui, il ne se souvenait même plus de son nom. J'ai parlé d'appeler la police, mais il m'a suppliée de ne pas le faire et a fait mine de repartir. J'étais bien obligée de le laisser dormir chez moi, il avait l'air tellement perdu. On est restés tous ces jours ensemble en attendant que la mémoire lui revienne. Il a très peur des policiers, ce monsieur.

— Mon père est espagnol, a dit maman.

Je n'ai pas bien vu le rapport, mais comme Suzanne a eu l'air de comprendre quelque chose, je n'ai pas demandé ; c'était pas le moment d'interrompre la dame.

— Et ce fameux soir où il a repris ses esprits, il m'a dit : « Bon, je vais rentrer à la maison ». Je l'ai laissé partir et je l'ai suivi jusqu'ici pour m'assurer que la mémoire lui était bien revenue. Enfin, je tiens à vous dire que votre père, Madame, est un homme charmant. C'est un gentleman.

Suzanne était joyeuse, je me demandais si c'était à cause de grand-père, ou si elle était toujours comme ça. Elle a encore chanté des chansons que maman a fredonnées elle aussi. C'était la première fois que j'entendais maman chanter. On était tous serrés sur le canapé à cause de Suzanne. Elle me soufflait son haleine sur les joues et je reconnaissais cette même odeur, toujours la même que je sens de temps en temps chez toutes sortes de personnes et je me demande si moi aussi j'ai cette haleine-là qui est la même chez maman, chez ma cousine, chez grand-père, et même chez d'autres gens qui ne

sont pas de ma famille. Mais elle est partie trop tôt, Suzanne. Tout à coup, elle a regardé sa montre et s'est levée d'un bond.

— Il faut que je rentre. Je vous remercie pour le petit porto. Ravie de vous avoir rencontrés. Désolée de vous quitter, mais on m'attend.

Grand-père a eu l'air affolé, un peu comme quand les aliments brûlent dans le frigo. Suzanne l'a rassuré :

— Vous allez rester ici, José, avec votre famille. On se reverra, mais maintenant, il faut que je parte.

Puis, en nous regardant tous, elle a ajouté :

— J'ai dit à Tommy que je ne rentrerais pas tard.

Cette fois, je n'ai pas pu retenir ma question :

— C'est qui, Tommy ?

— Tommy ? C'est mon chat. Il m'attend. Je lui ai promis que je rentrerais tôt.

J'ai trouvé ça drôlement gentil de sa part. À cause du foot, papa a encore tout raté de cette bonne soirée.

LE ZOMBI CHAPERON ROUGE

Philippe Aubert de Molay

Peut-être de l'autre côté des montagnes, au-delà des mers, à l'autre extrémité de cette ville dévastée où j'arrive après une si longue marche : quelque chose me dit que ma famille habite là-bas au loin. J'ai pris la route voilà bien longtemps, encore enfant. Et depuis, je marche. J'ai bien dû parcourir la moitié de la Terre. J'ai tellement envie d'avoir une famille. Les retrouver, les retrouver tous.

Au fond de mon sac à dos, mon bien le plus précieux, cette page déchirée dans un dictionnaire :

Famille, nom féminin

1. ANTIQUITÉ (SENS ÉTYMOLOGIQUE)

Ensemble des personnes vivant sous le même toit, maîtres et domestiques.

2. (SENS RESTREINT)

Les personnes apparentées vivant sous le même toit et spécialement le père, la mère et les enfants.

Fonder une famille. Avoir un air de famille. Retrouver sa famille.

C'est que je suis dans la solitude.

Lorsque l'on s'endort, on a toujours l'espoir irrationnel qu'au réveil, tout ira mieux. Une accalmie. J'aime ce mot. On dirait un prénom. Émilie, Naomie, Billie, Coralie, Accalmie. Une sonorité pour ainsi dire paisible. Oui, voilà le prénom de quelqu'un d'intelligent, de doux et de prudent et peut-être même d'enfin arrivé à bon port, d'heureux en fin de compte. Si j'avais une famille, mettons que ce serait ma grande sœur, la sage Accalmie, une personne de bon conseil. Mais non. Le matin suivant, pas d'accalmie. Toujours la même fatigue, toujours la route. Demain peut-être ? Ou alors le surlendemain ? Voire à la Saint-Glinglin. Me rapprocher d'eux. Y croire.

En marche, souvent observer. Des heures de scrutation. Pur zen. Par exemple, sous l'auvent à la peinture écaillée d'une maison, regarder le jardin en friche : la balançoire flinguée, mangé de ronces un vélo d'enfant appuyé depuis une éternité contre la palissade du voisin. Par la visualisation méditative, je bosse à mort le nettoyage de mes putains de chakras et vise à réguler l'harmonisation énergétique de ma source de lumière *akashique* et tout le bordel. C'est le plan *muladhara swadhisthana vishuddha*, etc., un truc de yoga lu sur des posters géants dans une salle de sport. Autrefois, c'était sûrement un beau jardin plein de rires, de barbecues le samedi soir où tout le monde se croyait provisoirement immortel. Me voilà soudain en pleine fusion mentale avec le lapin qui m'observe de loin, dressé sur le capot d'une bagnole méchamment en vrac. Un monospace. On a dû partir tous ensemble en vacances dans cette auto. Le terrier de l'animal, c'est l'habitable, de quoi dormir sur la moquette usée, à l'abri sous un siège tubulaire anatomique à dossier rabattable similicuir en microfibre *made in China* alcantara noir café. Le pare-brise avant est cassé, on voit le volant – ça fait un trou pratique pour laisser passer Bugs Bunny. Je voudrais être le lièvre qui vit là. Manger de l'herbe,

boire l'eau de pluie récupérée dans le rétroviseur bousillé traînant par terre, me planquer des renards bien au chaud sous la microfibre *made in China* alcantara noir café à la con. Et ne plus bouger. Être vivant, c'est attendre, non ? Toujours attendre quelque chose ou, pire, quelqu'un. Être de faction, guetter, voir venir. Rester là. Alors, autant le faire dans le corps d'un animal peut-être ? Si ça se trouve, ils ne pensent pas, les animaux, ils n'ont ni famille ni joie ni déception, du coup les voilà moins soumis au cycle interminable du désespoir/espoir et on recommence, cette pathétique et indépassable tragédie humaine d'après ce que j'en devine. Lu ça je ne sais plus où ah si au rayon presse d'une station-service habitée d'ailleurs par des pitbulls vindicatifs j'avais dû en abattre trois ou quatre pour ramasser les derniers sachets de chips qui traînaient. La route n'est pas toujours sereine. Mais bon. C'est comme ça. Pour les animaux, au fond je crois qu'ils pensent, qu'ils éprouvent joie et déception. Qu'à voir les pitbulls quand je te les ai dégomés avec mon antique Luger P08, cette arme inattendue trouvée un beau jour dans la boutique poussiéreuse d'un brocanteur, avec tout un stock de munitions. C'est au même endroit que j'avais mis la main sur cette méthode enfantine d'apprentissage de la lecture. M'a fallu du temps, mais du temps, j'en ai eu ; et aujourd'hui je sais à peu près lire. Le lièvre me calcule autant que je le calcule puis, en une fraction de seconde, il plonge dans son monospace. Soudain, ce jardin est bien trop inhabité. Pas même un corbeau curieux ni qui que ce soit – par exemple un chat du voisinage en baguenaude. Ou un moineau ou deux pour se poser sur le plastique orange délavé de la balançoire. Personne. Je ressens ce trouble en moi, mes mains tremblent un peu, c'est une fois de plus la solitude qui me tombe dessus. Me matraque comme un flic hargneux. Hautes herbes grillées sous la lumière désormais moins vive, dans mon dos cette maison si silencieuse. Que les chaises vides de la cuisine, l'escalier sombre montant vers des chambres où ne dort pas

même un fantôme aussi paumé que moi. Une grenouille est morte là, sous l'auvent, à deux mètres de moi, son tout petit tas d'ossements avec les bras en croix. Rien à faire, Bugs Bunny ne remonte pas le bout de son nez frémissant. Alors, je me tire de ce cimetière déprimant. Et me souviens d'une blague lue je ne sais plus où : un gamin rentre de l'école et raconte à sa mère *Maman, tout le monde me dit que j'ai des grandes oreilles ! C'est vrai ? Sa mère lui répond : Mais non, mon lapin !*

Le monde est un immense chantier de destruction. Pourquoi ne reste-t-il que moi ?

Continuer la route. Je suis obligé de m'accompagner. C'est que je suis à moi-même ma seule famille. J'aimerais être avec des gens ordinaires. C'est-à-dire comme moi : pétris de doute, de jalousie, de mépris parfois, de cupidité, de lâcheté, d'indifférence. Mais aussi pleins de bienveillance, capables du don de soi, de pardonner. Je voudrais voir ce que ça fait d'aimer et d'être largué, puis d'aimer à nouveau. Je voudrais que quelqu'un s'inquiète. M'attende. Trouve que ce n'est pas aussi bien lorsque je suis absent à une fête. Me garde quelque chose au chaud pour le dîner. Je voudrais qu'on m'ait choisi. Qu'on décide de rester à mes côtés bien qu'on me connaisse mieux, qu'on joue le jeu, que mes innombrables défauts ne l'emportent pas sur ma pénurie de qualités. Je voudrais de l'amour. En donner aussi.

J'ignore comment, mais je suis né et j'ai grandi ; enfance comme j'ai pu. Rues vides, maisons vides, jours vides. Comme dans les histoires, ce sont des loups ou des ours qui m'ont élevé ? Une fois, tombant par hasard sur une école, j'ai fait comme si. Jouant alternativement le rôle du bon élève, du mauvais élève, du professeur, du garçon qui venait de tuer

tout le monde avec un gros *gun* et des policiers qui l'abattaient bien planqués de loin mais le mal était fait : on était tous morts dans ce collège à la con, quel drame ! J'ai arpenté des avenues désertes avec toutes ces autos abandonnées. Pourquoi on m'a oublié ? Pourquoi on m'a laissé ici ? Comment ça se fait que je suis resté ? Où sont les autres ? Pourquoi moi ? J'ai visité des hypermarchés avec une lampe torche, une fois j'ai parlé à une silhouette de super-héros grandeur nature en carton. J'ai décidé de l'emmener dans ma quête, afin d'avoir quelqu'un à qui raconter ma journée, pour qu'on prenne des décisions ensemble, pour ne pas dormir seul. Mais Hulk était encombrant et il avait pris la pluie alors sa chair de carton nous a lâchés, son visage vert s'est effacé. Il est décédé je l'ai pleuré longtemps, dans un square près d'un toboggan ruiné j'ai fleuri sa tombe un bon moment mais il a fallu repartir chercher ma famille. Cette certitude qu'elle existait. Des parents, des frères et sœurs, des oncles et des tantes, des cousins, les grands-parents, sans oublier les ancêtres sur les photographies d'hier et même ces vieux amis de la famille qu'on invite toujours au Nouvel An ou pour les anniversaires. Tout un petit monde qui s'aime et s'agace, se chamaille et se rabiboche, se protège, s'ennuie et s'amuse, divorce et redivorce et se remarie et tu peux compter sur eux pour t'aider si tu as besoin de bras pour déménager mais bon pas trop souvent quand même faut pas exagérer. Aujourd'hui, Hulk me manque encore, un frère pour moi. Je regrette de ne pas pouvoir le présenter aux miens lorsque bientôt je les retrouverai. Hulk mon Hulk.

Au fil des années, j'ai voulu prendre des nouvelles des miens dans cinquante villes au bas mot ; autour de la piscine des riches villas ou bien en frappant à la porte défoncée de camping-cars sans roues posés sur des plots en béton ; jusque dans un parc d'attraction à la grande roue figée pour l'éternité – monstrueux perchoir de grands rapaces dont j'ignore le nom – j'ai espéré

arriver chez moi. Il y a eu aussi ce zoo aux cages éventrées et là-bas les carcasses de quelques éléphants, formidables squelettes tu aurais cru une sculpture contemporaine géante. Dans les restaurants j'aime bien consulter les menus, toutes ces saveurs que je ne connaîtrai jamais. Lorsque j'aurai rejoint les miens, je les inviterai dans le meilleur établissement de la ville et on dégustera des trucs genre thon à la plancha, avec butternut au citron et polenta croustillante au thym. Puis ce sera en dessert pomme pochée au gingembre, sablé et crème légère de marron sur lit de ganache montée 74 % cacao grand cru haïtien. Mais pour l'heure, de Lyon à Kyoto, de Copenhague à Dakar, de Mexico à Honolulu, j'arpente la Bourgogne et la Bavière, le comté de Cambridge et la Castille, la Toscane et le Rajasthan, le Kansas et l'Arkansas, la Syldavie et le Mordor. En cherchant une explication dans le ciel étoilé de l'été, j'ai médité des nuits allongé sur le plongeur d'une piscine olympique vide. J'ai longé les mers Noire, Rouge, Jaune. Parcouru les savanes et les toundras, les déserts et les forêts pluviales, le pôle Nord et le pôle Sud. Visité les raffineries et les ports avec les porte-containers géants pleins ras la gueule de trucs inutiles en plastique. Arpenté les musées seul visiteur ébloui et versé des larmes dans les écoles aux tableaux blancs sans rien écrit dessus. Le sable brûlant salopé d'hydrocarbures et la neige qui ne tient pas car il fait trop chaud et tous ces canons à neige pathétiques, j'ai vu. J'ai vu aussi les bateaux de croisière pour cinq mille passagers et les guichets bancaires aux billets de banque désormais moisies. Une saison, j'ai trouvé refuge dans un phare, sur l'horizon nulle silhouette de navire.

Puis, un matin de fraîcheur automnale, j'ai visité une grande surface de vêtements. Ce sweat-shirt rouge vif à capuche, je l'ai aperçu tout de suite. Ma taille. Ne l'ai plus quitté. Chaperon rouge désormais. On me verrait de loin, on viendrait à moi, l'espoir ! Bien plus tard, dans un bus scolaire laissé là

(un gros véhicule jaune comme dans les films américains), j'ai trouvé un recueil de contes de Perrault. Assis au beau milieu des smartphones définitivement éteints et des cartables abandonnés, j'ai lu *Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle et sa mère-grand plus folle encore. Cette femme âgée lui tricota un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge. Un jour sa mère, ayant cuit des galettes, lui dit :*

— *Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade, porte-lui une galette et ce petit pot de beurre.*

Le petit Chaperon rouge partit aussitôt dans la forêt pour aller chez sa mère-grand bla bla bla on connaît la suite, le loup et tout ça. Merci, monsieur Charles Perrault. Me reste plus qu'à trouver ma propre mère-grand. Ma famille si ça se trouve ce pourrait être cette vieille femme, le chasseur et même le loup, je suis ok pour prendre tout le monde.

Cette marche sous un ciel allant s'assombrissant. Mal aux pieds, grondements dans les altitudes, quelques gouttes chaudes, éclairs de chaleur, besoin d'un abri : l'orage s'annonce au-dessus de mon chaperon rouge. Là-bas sur le parking aux mauvaises herbes d'une entrée d'autoroute avec barrières tordues et dévorées de rouille, encore un de ces camping-cars, pneus crevés. Voir si moyen d'y passer la nuit. Dans le véhicule, scotché sur le frigo, la photo d'un jeune couple souriant avec deux enfants, des filles, tout le monde est beau et content c'est l'été casquettes et lunettes de soleil la route des vacances. Je décide que j'emporterai demain cette image des jours heureux. Le soir dans un campement de fortune, genre un abribus avec les horaires des navettes presque illisibles ou bien sur la banquette poussiéreuse d'une cafétéria, j'inventerai des prénoms et des vies à ces gens ; après quelques jours de

fréquentation avec – mettons Johanna et Robin et leurs deux filles Amanda et Accalmie –, ils seront devenus ma famille du moment. On ne se quittera plus, on se racontera l'essentiel, on passera les fêtes de Noël et les vacances ensemble, on aura des souvenirs et surtout on se donnera des nouvelles des deux petites. Dans cette cafétéria, les vitrines réfrigérées sont vertes de moisissures et de champignons bizarres. Je regarde ces gens avec intensité, ma nouvelle famille, j'ai besoin de parler. De parler de parler de parler. Cette cafétéria *destroy* sent mauvais, « ils pourraient faire le ménage quand même » commente Accalmie, pas la langue dans sa poche cette gamine ! On voyage des semaines ensemble, vraiment tout le temps ensemble, je me sens moins seul dans le noir. Et le lendemain matin ça vaut le coup de se lever. Puis un jour – je le sais c'est écrit – j'en aurai marre d'un coup d'un seul alors je brûlerai cette photo sur le gril puant le vieux grailon d'un autre restoroute ou bien elle s'enfuira dans le courant d'une petite rivière, depuis le pont je regarderai Johanna et Robin et Amanda et Accalmie me quitter. Alors, vagabondant dans les ruines du monde, après m'être juré de ne plus jamais le faire, c'est sûr je ne tarderai pas à chercher une autre photo de gens doux et radieux, ma nouvelle nouvelle famille.

Une fois je suis tombé sur une salle de boxe. Long séjour, tout un hiver au coin du feu – j'avais improvisé une cheminée près des fenêtres – à taper dans le sac, à boxer dans le vide sur le ring. Me voyais dans le grand miroir. Je me remarquais, je me fréquentais. Je m'envisageais. Le dernier être humain sur terre ? Un homme ou une femme quelle importance ? C'était quelqu'un boxant avec rage. Une nuit d'isolement absolu, en approchant d'ultra-près mon reflet dans ce miroir papillotant de flammes, j'ose à peine l'avouer mais je me suis donné une sorte de baiser.

Après, c'est arrivé. Un beau matin de printemps, premières fleurs, air doux et ciel relax, bien dormi sur la banquette d'un tramway à jamais stoppé au beau milieu d'un carrefour alors je me lève pour reprendre la route. Mais soudain mes jambes ne me portent plus trop, démarche trébuchante, basculante même, sur mes yeux comme un voile gris et aussi cette puanteur nouvelle, mais c'est quoi cette embrouille, je panique franchement ! Sous mon capuchon rouge, ma tête je la palpe tu dirais de la mauvaise viande oubliée au fond du frigo c'est avarié et je me demande où est passée ma respiration ? Cœur éteint dans la poitrine, sang glacé, jambes titubantes. C'est bien simple, on dirait un zombi. Oui, un zombi. Je suis alors horrifié : sans doute parce que j'en suis un à présent. Le Zombi Chaperon rouge.

Hier soir, je crois que je respirais encore. C'est arrivé pendant la nuit, dans mon sommeil, incroyable. Si ça se trouve, vers minuit je suis mort. D'épuisement sans doute, j'ai pensé. Malnutrition, une ou deux blessures bénignes mal soignées et bien sûr ça s'infecte direct. Presque cent ans de marche. Je somnolais dans ce tramway et je suis mort. Au moins je n'ai pas souffert. Défunt. Mais presque bon pied bon œil. Ah oui zéro sensation de soif ou de faim, pas besoin de pisser non plus (et ça c'est pratique ça fait chier de pisser en fait).

Pas le choix. La mort est une nouvelle vie. En réalité moins pénible que la précédente. Notamment du fait qu'on ne risque plus rien et que mourir, *bah* c'est fait.

Naturellement, il faut s'habituer à un nouveau fonctionnement. Mon corps cadavre. Se découpe, s'effile, s'amenuise, m'abandonne. Voilà que l'autre jour, j'ai perdu un bras. Il est soudain tombé comme ça sur la dalle de ciment, je traversais une zone commerciale en construction et m'est

avis que le chantier n'est pas près d'être terminé. Avec le bras restant (dommage que j'aie pas été comme Shiva) j'ai essayé de remettre le membre tombé à sa place. Pas facile à faire. Voulait pas tenir. Comme il y avait un Bricoland dans cette zone commerciale, j'ai dégoté un pistolet à clous. Le modèle *Moskito* pour montage de meuble en kit avec poignée ergonomique antidérapante et clous aiguilles de 0,8 mm de diamètre pour des fixations discrètes (c'est pas parce qu'on a un bras qui se fait la malle qu'on doit abandonner toute coquetterie). Sympa : dans l'emballage, des lunettes de sécurité plutôt sexy pour me donner un look carrément *steampunk*, j'adore. Longueur au choix des pointes galvanisées : 25-30-35 mm (avec un magasin de 120 pièces) alors j'ai salement mitraillé et ce foutu bras a été raccroché direct ok le boulot est un peu salopé mais bon c'était mieux que rien et de toute manière j'allais pas en smoking à une soirée de l'Ambassadeur. Et là, si je devais donner un avis client, ce serait : même s'ils paraissent lisses ces clous ne le sont pas et ils accrochent bien la chair (si pas trop pourrie) et l'os. Leur tenue dans le corps est excellente. Leur pénétration est très propre. On a bon aussi pour l'esthétique, ces clous argentés produisent un sympa petit effet vintage industriel. Comme quoi, avec un peu d'astuce et de bonne volonté, on peut lutter contre l'adversité. Zombi d'accord mais zombi qui a sa dignité. Une belle leçon de vie.

Marcher me prend carrément plus de temps qu'auparavant mais pas question de lâcher l'affaire. À présent me voilà sur une place déserte, dans une de ces grandes métropoles, au beau milieu des habituelles épaves d'autos, des trottinettes laissées précipitamment par terre et le grand silence universel s'engouffre dans mes poumons désormais libérés de tout travail. Assis sur un banc un brin fendillé modèle mobilier urbain haut de gamme en plastique recyclé joyeusement vert fluo, j'épie avec l'œil qu'il me reste un stock de papiers et

journaux, canettes d'aluminium et autres merdes : tout danse dans le tonique vent doré du soir. Tellement de lumière avant la nuit. Un or glacial. Par moment – mais c'est mon imagination, j'ai toujours eu une imagination fertile – ces ordures éparpillées se rassemblent et pendant trois secondes tu dirais presque une personne, quelqu'un, dans sa robe cuivrée et tourbillonnante, ça fait comme de grandes jambes de ballerine, des bras d'épouvantail et un chaperon rouge. Ma parole, on dirait que c'est moi ! J'applaudis le spectacle mais la seconde d'après... plus personne, juste un tas de détritiques retombé sur le trottoir devant cette luxueuse boutique de smartphones. Je m'approche en tirant la patte. Sur la façade vitrée, le miroitement du crépuscule me montre un zombi salement amoché, il a même une main en moins, mais qu'est-ce que j'ai foutu de cette saleté de main ? Je l'ai perdue quand et où ? Peut-être pas une super-idée d'avoir applaudi à tout rompre cinq minutes auparavant ? C'est invraisemblable, je me décompose à vue d'œil. C'est une histoire à mourir debout. Et cette gueule salement de traviole ! Comme toujours, va falloir faire avec on dirait. Pas grave. Il y a pire dans la vie – ou dans la mort. À bien y réfléchir, ce qui me contrarie le plus en définitive c'est que, même si j'ai toujours été là pour elle, lorsque je la retrouverai un de ces quatre – au bout du bout de la route – ma famille aura bien du mal à me reconnaître. Mais moi je me jetterai dans leurs bras. Dans ceux d'Accalmie en premier.

UNE QUESTION D'ÉDUCATION

Brice Gautier

Je les vois arriver de très loin, mon père tenant la main de ma mère comme je l'ai toujours vu faire, geste machinal ou marque sincère d'affection, attitude tendre ou volonté de marquer sa possession, je n'ai jamais pu trancher. Ils me paraissent avoir beaucoup vieilli, mon père surtout qui approche d'une démarche hésitante, presque claudicante, la démarche typique d'une vieille personne alors que l'homme que j'ai vu pour la dernière fois il y a neuf ans de cela me semblait dans la force de l'âge malgré ses presque soixante ans. Ma mère a maintenant les cheveux entièrement blancs, longs et ramenés en arrière en un chignon strict comme elle les a toujours portés. Tous les deux avancent lentement, comme effrayés de se retrouver dans un endroit où ils se sont promenés à d'innombrables reprises au cours des quelque quarante années qu'ils ont vécues dans leur appartement du sixième arrondissement, à deux rues du parc de la Tête-d'Or. Ils semblent chercher leur chemin dans ces allées qu'ils connaissent par cœur mais c'est moi qu'ils cherchent de cette façon, inspectant les pelouses, dévisageant machinalement les joggers qui ont pourtant peu de chances d'être leur fils, scrutant l'allée centrale bondée de promeneurs de tous âges, seuls ou en famille, à pied ou à

vélo, foule formant une masse fluide qui limite la portée de leur regard, les force à changer sans cesse de point de vue et leur donne cette démarche saccadée et un peu erratique qu'on croirait celle de deux poivrots égarés.

Je profite de ces quelques secondes pendant lesquelles ils ne m'ont pas encore repéré, probablement trompés par la présence à mes côtés de Laura et du landau d'Andrea qu'ils n'ont pas intégrés dans leur algorithme de détection, pour détailler l'expression de ma mère, sur le visage de laquelle je crois percevoir une forme d'inquiétude voire de détresse que je ne lui ai jamais vue, elle qui dans mon souvenir reste l'archétype de la femme forte, sévère et inflexible, aux principes immuables et non négociables, aux certitudes si bien plantées dans sa tête de fervente catholique qu'elle n'a pas voulu reprendre contact avec moi durant les neuf années qu'aura duré mon silence. Appréhende-t-elle la possibilité que je ne sois finalement pas venu ou au contraire celle de se retrouver après tout ce temps face à moi ? Elle qui n'a pas levé le petit doigt pour me retenir quand j'ai quitté la maison en vociférant que je la détestais et que je ne voulais plus rien avoir à faire avec des gens comme elle, si bornés, si gonflés de clichés et de représentations figées d'un monde qui a disparu à leur insu, regrette-t-elle à présent son attitude ? Je caresse un moment l'idée qu'elle est simplement tout entière immergée dans l'angoisse de l'instant, celui de retrouver son plus jeune fils qu'elle n'a pas vu depuis neuf ans, en même temps qu'elle fera la connaissance de son petit-fils et de sa mère. Je décide de l'accueillir dans cet état d'esprit, en mère fébrile de retrouver son enfant et de se découvrir grand-mère, rôle qu'elle rêve d'endosser depuis si longtemps à moins que mes frères, dont je n'ai pas de nouvelles non plus, se soient décidés à lui donner des petits-enfants. Les connaissant, je doute fort qu'ils aient fondé une famille. Durant ces quelques secondes qui précèdent le moment où mes parents parviendront à

m'identifier dans la foule, j'essaie de me voir avec leurs yeux, et un sentiment désagréable me parcourt l'échine en même temps que je me demande si je suis devenu un père de famille normal, un mâle blanc hétérosexuel comme ils voulaient que je fusse, conforme au modèle qu'ils voulaient m'imposer et dont le rejet a provoqué notre dispute et mon départ.

Où est donc passé le gamin qui essuyait au collège les insultes d'adolescents montés en graine qui le dépassaient de trois têtes ? Malgré mes vingt-sept ans et mon tout nouveau statut de père, je me sens encore dans la peau de ce petit garçon à qui une meute de jeunes mâles acnéiques et surexcités baissaient le pantalon pour vérifier la réalité concrète de son appartenance au genre masculin. Très tôt, il m'a fallu prouver à ceux qu'il fallait bien appeler mes semblables que malgré les apparences j'étais bien identique à eux, moi qui ne prenais jamais part à leurs jeux ni ne goûtais leurs blagues salaces, ni ne menaçais de frapper qui que ce fût, ni ne souhaitais devenir pompier ou policier ou militaire ni même pilote de Formule 1, qui passais l'essentiel de mon temps à écrire des poèmes maladroits, à dessiner des personnages mignons ou des habits du Moyen Âge, ou encore à rêvasser dans mon coin, et qui entraînaient déjà mon corps fluide et souple à ce qui deviendrait plus tard mon sport favori : la danse.

Plus tard, alors que j'avais rejoint mes camarades sur les cimes de leur mètre quatre-vingts, je recherchai surtout la compagnie des femmes qui me paraissaient mieux accordées à mes aspirations, tant sur le plan des jeux, des goûts, mais aussi pour d'autres raisons qui commençaient à émoustiller mes sens inexpérimentés, raisons que je partageais bel et bien avec mes rugueux camarades mâles. Je passai mes journées au milieu de mes meilleures amies, que des parents respectueux d'une certaine tradition avaient toujours initiées à des pratiques qui me paraissaient, à moi pourtant garçon, beaucoup plus dignes d'intérêt. En particulier, je commençai à développer

une véritable passion pour la couture. Armé de la machine à coudre de la mère d'une de mes amies, je concrétisai bientôt ces habits imaginés et dessinés quelques années plus tôt sur le papier au fond d'une cour de récréation. Très vite, je devins populaire auprès de mes camarades en leur confectionnant des jupes, des pantalons et des manteaux avec le tissu que leurs parents achetaient sur mes conseils. À seize ans, je ramenai régulièrement à la maison des cohortes de jeunes filles, certaines plus âgées que moi, que mes grands frères lorgnaient sans vergogne non sans m'interpeller grassement et sans gêne en leur présence pour savoir avec laquelle d'entre elles, ou peut être bien lesquelles, j'étais censé coucher, car il en fallait bien une au minimum pour que je pusse garder la face. Candide, je leur avouais que non, aucune, et devant leur visage hilare je me confondais en excuses inutiles et pitoyables, coupable de n'en baiser aucune, pris en faute dans mon rôle de prédateur masculin qui doit se justifier d'une défaillance critique par des arguments aussi fragiles que fallacieux... Je m'enfonçais dans mes dénégations puis m'arrêtais quand, pliés de rire, mes frères se tapaient dans le dos pour ne pas s'étouffer.

À dix-sept ans, je fus entièrement convaincu que mon avenir était irrémédiablement lié à mes passions : le dessin, la danse, la peinture, les arts plastiques. Je commençai alors à former le désir de préparer l'École des beaux-arts et de devenir costumier, décorateur, voire directeur artistique pour le théâtre ou le cinéma. Quand je fus certain de mon choix, je rassemblai mon courage pour en parler à mes parents.

Je décidai de m'adresser d'abord à mon père que je pensais plus mesuré et que j'espérais plus ouvert, et aussi parce que je craignais sans me l'avouer la réaction de ma mère. Mon père avait toujours été un homme soumis et discret, servile défenseur de sa femme, croyant parce qu'elle croyait, militant catholique parce qu'elle militait, réfléchissant dans les limites de ce qu'elle lui autorisait, humble car elle ne tolérait pas

qu'on élève la voix, chaste parce qu'elle ne baisait plus. Je ne me faisais pas d'illusions sur son seuil de tolérance, mais je pensais que mon message serait mieux assimilé par mes parents si je le faisais passer par la voie hiérarchique. J'avais vaguement conscience que la connotation artistique de mon projet d'avenir pouvait avoir quelque chose de problématique et qu'il me faudrait la maquiller pour ne pas avoir l'air de choisir une carrière de saltimbanque, terme que mes parents avaient déjà employé dédaigneusement à propos de certaines de mes amies ayant choisi la filière artistique. Je les savais attachés à me pousser vers des études élevées – au sens de leurs standards – et je pris soin d'insister auprès de mon père sur la sélectivité du concours des Beaux-Arts, sur les cinq ans d'études nécessaires, exactement comme pour un ingénieur, plaçai plusieurs fois dans la conversation les mots « excellence », « compétition » et quelques verbes décoratifs comme « se dépasser », voire « s'arracher », laissai entendre que mon projet n'était pas plus facile ni tranquille que de viser Polytechnique ou de devenir astronaute. Mon père m'écouta sans émettre de commentaires désagréables, même si on pouvait lire sur son visage qu'il m'aurait plutôt vu dans les mêmes écoles de commerce que mes frères. Il fit quelques remarques sans gravité, se garda de manifester une quelconque approbation ou de montrer son désaccord avant d'en parler à ma mère, puis nous nous quittâmes avec l'impression que personne n'avait rien dit à personne, comme à chaque fois que quiconque dans cette famille essayait d'avoir une conversation sérieuse.

Je n'entendis plus parler de rien jusqu'à mon anniversaire.

Le jour de mes dix-huit ans ressembla au début à tous mes autres anniversaires, en plus solennel. Il s'agissait tout de même de devenir officiellement adulte. Mes frères étaient revenus à la maison pour l'occasion. Le plus âgé, Jean, était allé s'installer à Paris afin de contribuer à l'importation de

produits inutiles fabriqués aux Philippines. Émile, le cadet, travaillait pour la grande distribution à Toulouse. J'étais le petit frère, le petit dernier, celui qui avait encore l'avenir devant lui et qui ne devait en aucun cas le gâcher. Ma mère s'était attelée dès la veille à la préparation d'un repas pantagruélique dont l'acmé serait indubitablement le gâteau, une forêt-noire qui lui coûterait plusieurs heures de travail devant lesquelles elle n'aurait pas reculé même au péril de sa vie – elle avait décidé une bonne fois pour toutes que c'était mon gâteau préféré. Nous passâmes à table et commençâmes bravement à gravir la montagne de nourriture qui s'était accumulée devant nous, aidés en cela par les bonnes bouteilles que Papa avait déterrées dans le coin secret de la cave, celui où il stockait quelques millésimes rares qu'il réservait aux grandes occasions. Mon père me servait du vin comme à un adulte, j'avais officiellement dix-huit ans, je me sentais prêt à entrer dans ma nouvelle vie de citoyen responsable.

Chez nous depuis la nuit des temps, le cadeau d'anniversaire est apporté en même temps que le dessert, servi avec du champagne. Lorsque nous parvînmes à ce stade de la randonnée gastronomique, mes frères étaient déjà dans un état second dû aux effets conjoints de l'alcool et d'un estomac largement distendu. Jean arborait des joues rouges et un œil égrillard qui signalait toujours chez lui l'éclosion de blagues sagement salaces que ma mère faisait mine de réprouver tout en laissant échapper de petits rires qu'elle ne pouvait entièrement réprimer. Émile était plus taiseux mais regardait son grand frère avec une admiration que je lui avais toujours connue et un sourire qui soulignait le plaisir qu'il avait à l'écouter. Les deux garçons se taquinaient sur leurs vies amoureuses respectives, Jean ayant déjà épuisé deux ou trois fiancées et cultivant une réputation largement exagérée de séducteur compulsif, Émile se gardant bien de s'étendre sur le même sujet, conscient qu'il était de ne pas jouer dans

la même catégorie à cause d'un physique que tout le monde s'accordait – sans jamais le dire – à trouver ingrat. Je savais pourtant qu'Émile entretenait une liaison régulière et sérieuse avec une femme bien plus âgée que lui, mais pour une raison qui m'échappe encore il refusait de rendre cette information publique, c'est-à-dire de l'avouer à nos parents.

C'est alors que Papa fait le tour de la table, la bouteille de champagne à la main, remplissant les verres méticuleusement les uns après les autres. Le rituel se met en marche, l'attention se focalise sur le moment où le cadeau fera son apparition dans l'obscurité provoquée par l'extinction de toutes les lumières du salon et l'entrée triomphale de ma mère portant à bout de bras la forêt-noire surmontée de dix-huit bougies et entonnant la chanson de circonstance sur une tonalité que personne ne parvient à identifier. Elle dépose le gâteau devant moi tandis que mes frères dégainent leur téléphone mobile pour filmer la scène, je souffle, le noir complet envahit la pièce sous les applaudissements, puis mon père, il fallait bien que ce fût lui, me tend mon cadeau.

Une enveloppe.

Je crois percevoir une tension discrète dans les quelques secondes qui précèdent l'ouverture du cadeau, mais je n'y prêterai attention qu'après coup, tout absorbé par ma tâche et l'exigence de ne pas déchirer l'enveloppe plus que nécessaire afin de pouvoir la garder religieusement des années durant, comme il se doit. À l'intérieur, une carte postale. Les États-Unis. Je reconnais le Grand Canyon. Un voyage. Mes parents m'offrent un voyage aux États-Unis. Je retourne la carte. Une mention manuscrite. L'écriture serrée de mon père. Au bas du petit mot, les signatures de mes frères et une mention « Je t'aime, mon Paul » de la main de ma mère. Je commence à lire. Trois semaines à Phoenix, Arizona, avec un crochet de trois jours à Las Vegas. C'est magnifique, bien que ce n'aurait pas été la destination que j'aurais mise de moi-même en tête

sur la liste de mes envies. Je continue ma lecture. Je blêmis. Au cœur du séjour, il y a un stage de six jours organisé par la communauté évangélique de Phoenix. J'entends la voix de ma mère qui tente de se justifier, mais je ne parviens pas à saisir le sens des phrases. Ma vue se brouille, les mots se plantent dans mon cerveau comme des shrapnels incandescents. Mes parents m'offrent un séjour dans une communauté protestante de l'Arizona dans laquelle j'apprendrai à devenir un homme, un vrai. Un stage de masculinité, vante le prospectus qui accompagne la lettre de mes parents. Un changement radical et salutaire dans la vie des personnes qui ne parviennent pas à réaliser leur potentiel masculin, claironne le même torchon. Très loin de moi ma mère au bord des larmes tente de me convaincre que c'est un endroit magnifique avec une ambiance extraordinaire, que le fils de sa copine de toujours y est allé et en est revenu transformé, transformé en quoi, Maman ? En géniteur boursoufflé de certitudes sur la nature immuable du mâle et de la femelle ? En futur père de famille responsable et capable de construire les murs de la maison qu'il laissera décorer à sa moitié reconnaissante ? En protecteur de la Sainte Famille, fort, sévère mais juste, soutenant de ses larges épaules sa frêle épouse qui, c'est bien connu, trouvera son épanouissement dans les soins qu'elle prodiguera à ses enfants, car elle aura évidemment une progéniture sinon à quoi bon être une femme ? C'est Papa qui prend à présent le relais pour me faire entendre raison, qui m'implore de regarder la réalité en face, de reconnaître que mon attitude envers les femmes est ambiguë et que mes manières font jaser dans le microcosme des amis de mes parents, cette meute grégaire dans laquelle la bonté érigée en dogme est plus impitoyable que la torture quand elle se heurte à quoi que ce soit qui n'entre pas dans le champ de sa vision figée du monde. Papa s'enfonce, affirme que je ne dois pas prendre tout cela trop à cœur, qu'après tout ce n'est qu'une question d'éducation, que je dois considérer

ce stage comme des vacances chez les scouts : on apprend à faire les bons gestes et à adopter les bonnes attitudes tout en s'amusant. J'ai envie de vomir.

Mes frères gardent le silence, mon frère aîné affichant son éternel rictus, celui qui vous laisse penser que tout se passe toujours selon ses plans, tandis que mon frère cadet maintient son regard fixé sur ses chaussures noires vernies pointues ridicules. Quel rôle ont-ils joué dans le choix de ce cadeau grotesque ? Leur signature au bas de la carte atteste qu'ils étaient au courant. Ont-ils cautionné ce choix ? Pour la première fois, le jour de mes dix-huit ans, je perçois enfin la pression générée par la masse vertigineuse des non-dits accumulés au-dessus de ma tête – Paul a vraiment des manières efféminées, Paul ne fréquente que des filles mais n'a pas de petite amie, Paul a des loisirs de gonzesse, Paul est un freluquet un peu chochette, Paul veut exercer un métier bizarre... Conclusion : Paul n'est pas un homme et c'est un problème pour sa famille. La tête me tourne, j'ai envie de hurler, de blesser, de casser quelque chose, n'importe quoi pourvu que la pression retombe. J'empoigne la carte postale et je tape de toutes mes forces dans la forêt-noire, envoyant des scories de chantilly et des éclats de chocolat à trois mètres à la ronde. C'est assez viril, ça ? Autour de moi, un silence stupéfait fige l'assemblée outrée de ce qui est encore ma famille. Je me lève, ma chemise blanche maculée de crème et de chocolat, fonce dans la salle de bains pour laver ma main, puis dans ma chambre. Je peux entendre des chuchotements en provenance du salon, la Sainte Famille se concerte pour essayer de déterminer comment réagir. Je jette ma chemise en boule sur le sol, enfle un vieux T-shirt, sors la valise de mon placard et entasse des habits en vrac sans faire attention à ce que je prends. Quatre minutes plus tard, je claque la porte de la maison, laissant là ce qui reste de ma famille tétanisée, incapable de réagir d'une manière ou d'une autre.

Neuf ans ont passé. Je n'ai jamais fait les Beaux-Arts, mais j'ai survécu, subvenu à mes propres besoins et réussi à faire mon trou dans le monde du spectacle, passant du rôle de porte-pinceau à celui d'assistant décorateur, bourlinguant de Knokke-le-Zoute à Montréal en passant par Créteil et Calais pour finir, ironie du sort, par revenir dans ma région natale et devenir décorateur au Théâtre National populaire de Villeurbanne. J'ai rencontré Laura et j'ai su que j'allais poser mes bagages. Entre-temps, je n'ai jamais repris contact avec ma famille et à ma connaissance personne n'a cherché à me joindre. Mon numéro de portable est pourtant resté le même pendant tout ce temps.

Quand Andrea est né, je me suis décidé à appeler mon père après neuf ans de silence, et le voici qui me repère dans la foule du parc de la Tête-d'Or. Son sourire éclot sans retenue sur son visage et je sens les larmes me monter aux yeux. Maman se tourne vers son mari, comprend qu'il m'a vu, essaye de suivre la direction de son regard et finit par me trouver, elle aussi. Son visage s'ouvre. Ils sont heureux de me voir. Leur démarche se fait maintenant rapide et assurée, ils courent presque. Papa me prend dans ses bras sans un mot, ses mains tapent dans mon dos comme pour éprouver la réalité de ma présence, puis il s'écarte et laisse ma mère faire de même, avec à peine plus de retenue. Personne ne parle. Laura se fait toute petite, elle est un peu nerveuse, mais Papa brise la glace en lui tendant spontanément une main ferme et chaleureuse qu'elle serre sans hésiter, « vous devez être Laura, je suis enchanté de vous connaître ». Il se penche ensuite sur le berceau où mon fils dort comme un bébé. Maman fait de même, va jusqu'à prendre Laura dans ses bras, puis elle se concentre sur le nourrisson, sur ce rôle de grand-mère dont elle a toujours rêvé et dans lequel elle se fond instantanément. Tous les regards se concentrent sur Andrea, centre du monde, promesse de

bonheur et de réconciliation. Maman, la larme à l'œil, relève la tête du berceau après avoir tenté de discuter avec mon fils dans le langage bêtifiant qu'on réserve aux nouveau-nés. Elle regarde mon père à la dérobée et je l'entends distinctement lui demander :

— Andrea, ce ne serait pas plutôt un prénom de fille ?

LIEN DE PARENTÉ

Éric Scilien

1

Ce matin-là, je n'attendais personne. Quand quelqu'un a frappé à la porte, j'ai été ouvrir en maugréant, avec la certitude qu'un démarcheur allait encore me mettre de méchante humeur. Mais ce n'était pas ce que j'avais imaginé.

Je me suis trouvé face à un jeune type souriant avec pas beaucoup de poil au menton et un énorme barda sur le dos.

— Salut, Marco. Je suis Romain, ton frère.

Et comme je devais afficher la même expression qu'une poule devant un couteau, il a ajouté :

— Enfin... ton demi-frère, je veux dire.

Romain.

Je me suis souvenu de lui, oui. Vite fait. J'avais quelques images en tête, rien de plus. Après tout, on n'avait dû se voir que trois ou quatre fois dans toute notre vie. Et encore, quand on était gosses.

— Tu me reconnais ?

— Heu... pas vraiment, non.

Il a rigolé.

— Pour être honnête, moi non plus. Mais Marco Karanolis, c'est bien toi ?

— Là-dessus, il n'y a aucun doute.

Je n'ai pas eu le temps de lui demander ce qu'il voulait, il m'a devancé :

— Je vais être franc, Marco. Je suis en galère, là. J'habitais chez ma copine mais...

Du regard, j'ai désigné son sac à dos, gros deux fois comme lui.

— Elle t'a demandé de rentrer chez toi ?

— Exactement. Sauf que j'ai pas de chez moi.

Il a eu ce sourire de connivence, genre « Entre frères, on se comprend, non ? »

— Et j'ai quoi à voir là-dedans, moi ?

— C'est-à-dire que là, je suis à la rue, tu vois. Si je trouve pas quelqu'un pour m'héberger... j'ai même pas une bagnole où crêcher !

D'un coup, il s'est fait plus plaintif – un peu comme s'il se retenait d'aller aux WC depuis des heures et s'apercevait, au moment de manœuvrer la poignée, que les chiottes étaient fermées de l'intérieur.

— Je pensais que peut-être, tu pourrais me dépanner... Juste pour deux ou trois nuits, tu vois. Le temps que je me retourne.

Je savais n'avoir pas toujours été très clairvoyant. Des mauvaises décisions, j'en avais pris, comme tout le monde ou presque ; mais s'il y avait une chose à laquelle je pouvais me fier à coup sûr, c'était mon intuition. Et là, tous mes voyants intérieurs clignotaient rouge fluo.

Romain – mon demi-frère – a bien vu que j'hésitais.

— Alors ?

J'avais l'impression qu'il allait se liquéfier sur place en cas de refus.

— Je sais pas trop, on se connaît à peine...

— On est frères, quand même.

J'ai voulu lui demander comment il m'avait trouvé mais, là encore, il m'a précédé.

— J’ai eu ton adresse sur les réseaux. La banlieue, c’est pas si grand.

Lui aussi avait le menton en galoche et les yeux légèrement enfoncés dans leurs orbites, comme moi – comme notre père. Mais les ressemblances s’arrêtaient là. Car pour le reste, Romain me faisait penser à une tige qui aurait poussé de travers, sans épaules et avec des cuisses et des bras comme des baguettes. Sur ce plan, je tenais de ma mère. J’avais hérité d’une stature solide et bien dessinée.

— Allez, vas-y, entre ! je me suis entendu dire.

Pas tout à fait à contrecœur mais en me poussant quand même, je dois bien l’avouer.

Je n’aurais jamais voulu le reconnaître mais, au fond de moi, je savais avoir souffert d’une famille brinquebalante et désunie. L’occasion m’était donnée d’élargir le cercle et ce type-là, aussi étrange que cela puisse paraître, ce type-là était de ma famille.

Je ne pouvais pas passer à côté.

Advienne que pourra !

Sitôt après être entré chez moi, je l’ai senti tout de suite plus à l’aise. Il a déposé son sac dans un coin et, sans que je l’y invite, a entamé le tour du propriétaire.

— T’as qu’une chambre ?

— Ouais.

— C’est petit, chez toi !

Il avait l’air déçu.

— Tu t’attendais à quoi ? Pour une personne seule, ça suffit largement. De toute façon, je suis pas beaucoup là.

— Ah ouais ? Et tu es où, alors ?

— Je travaille sur les marchés, je fais pas mal d’heures. Mais c’est provisoire. Mon but, c’est d’économiser pour m’installer au Canada.

Je m'attendais à ce qu'il me demande ce que j'avais l'intention d'aller faire là-bas, mais non.

— T'aurais pas un truc à boire, j'ai soif !

— Si tu veux une bière, sers-toi. Il y en a dans le frigo.

Il était déjà en train de décapsuler sa cannette d'un coup de dents.

— Tu devrais pas faire ça, j'ai dit.

— Faire ça quoi ?

— Ouvrir ta bière avec tes dents.

— Pourquoi ?

Je me suis souvenu que non, je n'étais pas son père.

À peine son demi-frère.

— Rien, laisse tomber. Moi, je vais devoir y aller, j'ai des trucs à faire. Si tu veux manger...

— Ouais, j'ai la dalle !

— Il y a des œufs. Tu peux te faire une omelette, si tu veux.

— Je veux, ouais ! Sinon, où est-ce que je dormirai ce soir ?

— Ici, sur le canapé.

— Ici ?! il a fait, d'un air dégoûté.

Il croyait peut-être que j'allais lui laisser mon lit ?

— Désolé, j'ai pas mieux.

2

Ce soir-là, je suis rentré tard, à minuit passé.

Romain dormait sur le canapé au milieu d'un nuage de fumée, roulé en boule dans la position du fœtus. Ça puait le shit dans tout l'appartement, le cendrier était plein à ras bord.

Posée sur la table basse, une loupiotte éclairait faiblement une armada de canettes de bière, au moins sept ou huit. Toutes vides, évidemment.

La poêle et les reliefs de son repas étaient restés tels quels,

il avait tout laissé en vrac.

Tout ça ne me plaisait pas. Du tout. Dans ces conditions, notre cohabitation n'allait pas pouvoir durer longtemps.

Il n'empêche, revoir mon demi-frère m'avait remué bien plus profondément que je ne l'aurais cru.

Impossible de trouver le sommeil.

Malgré moi, je me suis vu revisiter mon passé, cette enfance que je n'avais pas choisie. Et qui ne s'était pas avérée des plus heureuses.

Mes parents s'étaient séparés peu après ma naissance, ma mère m'avait élevé seule. Mon père, je ne l'avais revu qu'en de rares occasions. Il était militaire mais je n'ai jamais su quel poste il occupait exactement. J'en avais gardé l'image d'un homme à l'allure sévère, froid et distant.

Ma mère n'avait pas refait sa vie. Elle avait enchaîné les aventures sans lendemain, oscillant entre euphorie passagère et dépression chronique, incapable de se fixer quelque part, toujours en transit entre deux meublés. Entre deux amants.

Ma mère m'aimait à sa manière.

Mais c'était une manière qui ne me convenait pas.

J'étais parti aussitôt que j'avais pu en empruntant la voie qui m'avait semblé la plus rapide : un apprentissage en hôtellerie-restauration, nourri et logé. Le métier ne me plaisait pas mais je n'avais pas les moyens de faire le difficile. Je remisais mes ambitions à plus tard.

3

Au terme d'un sommeil court et agité, j'ai fini par me lever tôt avec l'idée de faire un café à réveiller les morts.

Quand il a été prêt, j'ai ouvert la porte-fenêtre pour laisser

entrer l'air et la lumière, j'ai secoué Romain.

— Café noir ?

Il a commencé par geindre.

— P'tain, tu peux pas me laisser dormir, bordel ?!

— Non. Je dois aller bosser. Et je veux qu'on ait le temps de discuter avant.

— Ça peut pas attendre ce soir ? il a fait, la tête enfoncée sous un coussin.

Je lui ai servi son café d'autorité.

— Tu veux un sucre ?

— Trois !

Je lui ai montré le *mug*, il n'était pas si grand.

— Trois sucres là-dedans ?

— Trois ! il a répété.

Il a fini par se redresser en position assise.

— Elles sont où, mes clopes ?

— Juste devant toi.

Il s'en est allumé une, les yeux toujours à moitié fermés. J'ai décidé d'entrer carrément dans le dur :

— Tu l'as connu, toi, notre père ? Je veux dire : il a passé du temps avec toi ?

— Oui... enfin non. Pas beaucoup. Presque pas. Mais je m'en fous !

Ça l'a énervé, direct. J'étais passé par là.

Moi aussi je disais ça, à une époque. Que je m'en foutais, que ça n'avait aucune importance et que j'enculais la Terre entière !

J'avais fini par réaliser que ce n'était pas aussi simple. Qu'il ne suffit pas d'avoir la haine pour tout aplanir et repartir de zéro.

Personne ne repart jamais de zéro.

On repart avec ce qu'on est, ce qu'on a traversé – et cela, quoi que l'on fasse.

Quand j'étais gosse, j'enviais mes copains qui parlaient de leur père avec fierté, des étoiles plein les yeux. Sitôt que l'un d'eux commençait sa phrase par « Moi, mon père... », je sortais de la pièce pour ne pas entendre la suite. C'était comme une blessure toujours à vif. Une blessure et une incompréhension. Parce que je l'aimais, moi, mon père.

Je l'aimais ou quelque chose en moi l'aimait, ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Même si je le connaissais à peine.

Même s'il oubliait mon anniversaire et ne venait jamais à Noël.

Je l'aimais et je le haïssais en même temps.

J'ai regardé Romain. Il buvait son café à petites gorgées en fumant sa clope. Il avait beau avoir une tête de déterré, les cheveux ébouriffés et les yeux bouffis, lui aussi était dans ses souvenirs, je l'aurais parié. Ses souvenirs ou son absence de souvenirs.

Son manque.

Tout à coup, je me suis senti éprouver de l'affection pour lui.

— Viens voir, je vais te montrer quelque chose.

Il m'a suivi dans ma chambre de son pas traînant.

J'ai ouvert le tiroir de ma table de chevet.

— Regarde.

— C'est quoi, cette boîte ?

— C'est ce qu'il y a à l'intérieur qui compte. C'est la médaille que notre père a reçue à titre posthume. Ma mère m'a demandé si je la voulais. J'ai dit oui.

Mon frère semblait émerveillé. Il a pris la médaille dans sa main comme s'il s'agissait d'une relique d'une valeur inestimable.

La Nation avait décoré son père – notre père – pour services

rendus.

— C'est tout ce que j'ai de lui, j'ai dit.

Il m'a regardé d'une façon dont je le croyais incapable ; j'avais l'impression de lire dans ses pensées.

— Tu as de la chance. Moi, j'ai rien.

On en est restés là.

À tort ou à raison, j'ai eu le sentiment qu'un lien, fragile encore, venait de se tisser entre nous.

4

Les jours qui ont suivi, Romain est resté à l'appartement quasiment sans sortir.

Il restait cloîtré à fumer du shit et glander. À peine s'il descendait en bas de l'immeuble pour acheter ses clopes au tabac du coin.

J'ai fini par me dire que ce n'était pas normal. Qu'il devait y avoir un problème quelque part.

Alors, je lui ai posé la question.

— T'as peur de quelque chose, dehors ? Comment ça se fait que tu ne sors pas ?

— Non, c'est pas ça. J'ai pas envie, c'est tout. Je me repose.

— Arrête, je te crois pas ! Un jeune comme toi, t'as forcément envie de bouger, voir du monde !

Je n'ai rien pu en tirer.

5

Un soir, je m'apprêtais à mettre la clé dans la serrure quand j'ai entendu des gémissements derrière la porte. Des

gémissements qui montaient crescendo – ça avait l’air de baiser sauvagement, là derrière.

J’ai hésité un instant sur la conduite à tenir – mais je n’allais tout de même pas rester sur le palier à les écouter !

J’ai décidé d’aller boire un verre au bistrot du coin et de revenir plus tard.

Au bout d’une heure ou à peu près, il y avait toujours les mêmes gémissements derrière la porte ! J’ai été pris d’un doute.

— Et puis merde, je suis chez moi.

J’ai frappé, attendu quelques instants et je suis entré.

— Ah, c’est toi ? Pourquoi tu frappes ? C’est ton appart’, non ?

Romain était assis sur le canapé, devant l’écran TV. Il était en train de mater un film de boules – avec le son pas loin du max !

— Putain, mais baisse le son !

— Pourquoi ? T’as peur de ce que pourraient penser tes voisins ?

— Non, j’en ai rien à foutre mais c’est trop fort, c’est tout. Il a tout éteint.

— Justement, puisque tu parles de voisins, tu connaîtrais pas des voisines sympas que tu pourrais inviter ?

— Tu veux dire des filles qui auraient envie de faire la même chose que dans ton film, mais avec toi ?

— Oui, c’est l’idée.

— Non, désolé. Je connais pas de voisines comme ça dans l’immeuble.

— Mais t’as pas d’autres copines ?

— Non, mais tu me fais quoi, là, Romain ? Je te loge, je te nourris, il faudrait en plus que je t’amène des filles !

— J’aurais rien contre !

6

À cause ou grâce à lui, j'ai organisé une soirée chez moi. Ce qui ne m'arrivait pour ainsi dire jamais. Un petit truc – une douzaine de personnes. Histoire de passer la soirée en picolant un peu avec de la bonne musique en toile de fond.

Peut-être aussi que j'avais envie de leur présenter mon frère – mon demi-frère.

Je n'avais pas oublié d'inviter Maria.

On avait eu une histoire ensemble, elle et moi. On s'entendait vraiment bien mais j'avais mon projet de partir au Canada et ça avait tout mis par terre.

Comme j'aurais dû m'y attendre, Romain s'est alcoolisé rapidement.

Un peu trop, sans doute.

À un moment, Maria est venue me trouver.

— Il est lourd, ton frère !

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— J'ai pas envie d'en parler. Mais si c'était pas toi, je remettrais plus les pieds ici !

Elle était plus belle que jamais. Une reine, un peu caractérielle mais personne n'est parfait...

— Ce serait dommage, j'ai murmuré.

On s'est regardés, Maria et moi – un peu trop longtemps, je n'arrivais plus à me détacher de son regard, j'avais l'impression de me dissoudre dans le bleu de ses yeux.

L'instant d'après, on s'embrassait à pleine bouche, comme des morts de faim.

Ou comme un homme et une femme qui n'avaient jamais cessé de se désirer et souffraient chacun de son côté, sans réussir à se l'avouer.

7

C'est arrivé trois jours plus tard.

Au moment où je pénétrais dans la cage d'escalier de mon immeuble, une voix m'a interpellé dans mon dos :

— Hé, mec ! C'est toi, Marco Karanolis ?

Je me suis retourné.

La voix appartenait à un type en survêtement, costaud, et dont le regard ne disait rien de bon, le genre service d'ordre ou videur de boîte de nuit. Deux acolytes attendaient en arrière-plan.

— Pourquoi ?

— Ton frère nous a dit qu'il fallait s'adresser à toi pour régler ses dettes.

— C'est quoi, cette connerie ?

— Tu vois avec lui. Nous, on repasse demain, à dix-huit heures.

J'ai retrouvé Romain dans la salle de bains, sur les nerfs, un œil tuméfié et la lèvre ouverte qui pissait le sang.

Il lui a fallu du temps pour redescendre, retrouver son calme.

— Comment tu as pu te mettre dans une merde pareille ?

— Ça va, t'es pas mon père. Alors, fais pas chier !

— Et toi, t'es chez moi. Alors, tu me réponds !

J'ai ajouté :

— Combien tu leur dois ?

Une grimace (ou un tic ?) lui a brièvement déformé le visage.

— Huit mille.

- Huit mille euros ?! j'ai répété, incrédule.
- Ouais. Ils vont me désosser si je les trouve pas.

Huit mille euros. C'était à peu près tout ce que j'avais réussi à économiser pour partir au Canada. J'ai pensé « Non, hors de question ! »

- Qu'est-ce que tu comptes faire ?
 - Je sais pas. Je suis mort, de toute façon. C'est même pas la peine que j'essaie de me planquer. Ils me retrouveront, où que j'aille.
 - Je vais te les donner.
- Les mots étaient sortis tout seuls, sans que je réfléchisse. Ce n'était pas que j'en avais envie mais je ne pouvais pas faire autrement.
- T'as dit quoi ?
 - J'ai dit que j'allais te les donner. Mais je te préviens, t'auras intérêt à me les rembourser !

Un moment d'émotion. Romain était à la limite de chialer – à deux doigts de s'agenouiller devant moi pour me baiser les pieds.

- Je te promets, Marco ! Ma parole et sur la vie de ma mère, je te rembourserai jusqu'au dernier centime et avec les intérêts !

J'avais mon idée sur la question.

- Écoute, ils cherchent du monde sur les marchés. On règle ce problème et ensuite, tu viens avec moi, tôt le matin. Je te ferai embaucher.

- Ah, ouais, c'est une super-idée ! Ça marche, frérot ! Je ferai tout ce que tu me diras.

Le lendemain, je suis passé à la banque. J'ai vidé mon compte pour récupérer les espèces.

Huit mille euros en billets de cinquante, ça faisait quand même un joli paquet. Était-ce le bon choix ou une énorme erreur ? Je l'ignorais.

La seule chose dont j'étais sûr, c'est que, parfois, il n'est plus temps de réfléchir mais d'agir.

J'ai donné l'enveloppe à Romain.

Il a attendu les types en bas de l'immeuble. Ils sont venus à l'heure dite. Et ils sont repartis avec l'enveloppe.

Je lui ai proposé d'aller manger une pizza en ville, histoire de fêter – façon de parler – la fin de ses emmerdes mais Romain a décliné l'offre.

— Marco, m'en veux pas mais je vois une de mes ex, ce soir. Peut-être que je crécherai chez elle... si ça se passe bien !

Il avait l'air heureux, soulagé.

On avait convenu de se retrouver le lendemain matin sur mon lieu de travail. Là où j'étais sûr de pouvoir le faire embaucher.

Mais le lendemain, il n'est jamais venu.

9

Romain a disparu pendant six jours.

Il n'a donné aucun signe de vie, pas un message – rien.

Le septième jour, quand je suis rentré à l'appartement, crevé et en sueur, avec juste l'envie de me prendre une douche et d'aller me coucher, il était là.

Assis sur le canapé avec une fille à ses côtés, une brune avec des piercings et plein de tatouages.

— Hé, frérot !

Il s'est levé en m'ouvrant grand les bras mais, devant ma tête, il s'est rassis.

— Mon pote, j'ai trouvé un plan d'enfer ! C'est pas encore sûr mais si ça marche, je te rendrai trois fois ta thune. Tu vas faire la culbute, mec, j'te jure. Tu vas pas regretter de m'avoir aidé !

Je crois que c'est à cet instant que j'ai compris que je ne reverrai jamais mes huit mille balles. Au fond de moi, je l'avais toujours plus ou moins su mais je m'accrochais à cette petite flamme qui sommeille en chacun de nous et qui s'appelle espoir.

— Je pense qu'il vaut mieux que tu te casses avec ta copine, j'ai dit.

Il m'a regardé comme s'il ne comprenait pas.

— De quoi ? De quoi est-ce que tu parles ?

— Tu m'as très bien compris. Moi, je vais aller faire un tour, le temps que tu ramasses tes affaires. D'ici une demi-heure, je veux qu'il ne reste plus rien de toi ici. C'est clair ?

— Ah, c'est parce que je t'ai fait faux bond pour le boulot ? Désolé, mec, mais c'était pas un truc pour moi. Me crever le cul tous les jours à cinq heures du mat' pour un salaire au smic, non merci !

Je n'avais pas envie de discuter, j'ai regardé ma montre.

— Trente minutes.

Et je suis sorti.

Je suis revenu une demi-heure plus tard. Ils étaient partis.

Malgré moi, je n'ai pu m'empêcher de ressentir une sensation de vide. Un goût amer d'inachevé.

J'ai ouvert la fenêtre et je me suis grillé une cigarette en regardant les voitures garées sur le parking, cinq étages plus bas.

Tout à coup, une intuition m'a saisi. Je me suis précipité dans ma chambre, j'ai ouvert le tiroir de la table de chevet.

La médaille de mon père n'y était plus.

10

Un temps, j'ai envisagé de tout faire pour retrouver Romain, récupérer ma médaille.

Et puis je me suis ravisé.

Est-ce que le sort – le Destin – ne m'avait pas mis mon demi-frère dans les pattes pour me faire comprendre que ma vie était ici, avec Maria ?

Quant à la médaille, elle appartenait au passé. Un passé que rien ne ferait revivre, quoi qu'il advienne. Mon père – la relation avec mon père – me manquerait jusqu'à la fin de mes jours et que je sois ou non en possession d'une médaille en son honneur n'y changerait rien.

Alors, j'ai essayé d'oublier Romain. Pas vraiment de l'oublier mais de le mettre de côté. Comme une parenthèse dans mon existence.

Je savais qu'il était resté dans le coin, Maria l'avait croisé dans le centre-ville.

Maria.

Nous étions à nouveau ensemble et rien n'aurait pu me rendre plus heureux.

Cette fois, je n'avais pas l'intention de laisser passer ma chance ; mes projets d'installation au Canada s'éloignaient, j'avais juste envie d'être avec elle.

11

Ce soir-là, je devais retrouver Maria à la terrasse d'un café. J'étais en retard.

J'avais laissé mon portable dans ma voiture, j'ai fini par courir pour la retrouver – trop peur qu'elle ne m'attende pas.

Quand je suis arrivé à la hauteur du bar et de sa terrasse, j'ai entendu des cris, il y avait un attroupement dehors, des gens effrayés, paniqués ; j'ai vite retrouvé Maria, elle était affolée.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a ton frère à l'intérieur...

— Quoi ?

— Ils sont arrivés casqués, à plusieurs..., ils sont en train de le tabasser !

Sans réfléchir, j'ai foncé – Maria a bien essayé de me retenir, de s'agripper à mon bras : « N'y va pas, ils ont des barres de fer, ils vont te tuer ! » mais c'était peine perdue ; en moi-même, j'ai songé « Personne ne touche à ma famille ! » et je me suis lancé à l'intérieur, à corps perdu.

PSYCHOPOMPE

Christophe Siébert

*« Je suis Celui qui hurle dans la nuit ;
Je suis Celui qui gémit dans la neige ;
Je suis Celui qui n'a jamais vu la lumière ;
Je suis Celui qui vient d'en bas.
Mon char est le char de la Mort ;
Mes ailes sont les ailes de l'effroi ;
Mon souffle est le souffle du vent du Nord ;
Froides et mortes sont mes proies ».*

*(Psychopompos, Howard Phillips Lovecraft,
trad. François Truchaud)*

Piotr Mouratov, ancien policier, est arrêté le 21 mars 2021 après la découverte à son domicile, qu'il appelait son « orphelinat », de trente-sept cadavres d'enfants âgés de deux à quatorze ans, momifiés et déguisés en écoliers, provenant de tombes qu'il avait profanées. En août 2022, après un procès au cours duquel il ne prononce pas un seul mot, il est déclaré « fou criminel » et interné à perpétuité à la clinique psychiatrique Nikita-Khrouchtchev. Le 23 décembre 2027, à la suite d'une permission, il s'évade. Son cadavre est retrouvé le 2 janvier 2028. Son assassin, un dénommé Timur Domachev, ancien

journaliste, est lui-même trouvé mort le 20 février 2028 dans une chambre d'hôtel. L'enquête conclura à un suicide.

Dans un document paru clandestinement à titre posthume, Timur Domachev raconte la manière dont il a enlevé, torturé et assassiné Piotr Mouratov ¹.

En mars 2029, à l'occasion de travaux effectués à la clinique psychiatrique Khrouchtchev, huit cahiers de brouillon, aux pages remplies d'une fine écriture en pattes de mouche, sont découverts dissimulés derrière une plinthe de la cellule numéro 4-138, où Mouratov a passé les dernières années de sa vie sous le matricule B-6641-K. Il apparaît rapidement que ces cahiers, intitulés *Carnets secrets 1*, *Carnets secrets 2*, etc., ont été rédigés par Piotr Mouratov.

En voici des extraits.

[Extrait du carnet numéro 1, sous-titré *Méthode*]

« [...] D'abord tu prends un cœur
Puis tu le tailles en pièces
L'espoir nous a menés si loin
Assez loin pour découper
Notre cœur en morceaux [...] »
« Comment ai-je découvert le toboggan ?
Ce que j'appelle le toboggan.
Mais ça n'a pas de nom.
Comment le décrire ?
Un tunnel de chair ?
Un tunnel de chair-ténèbres ?

Un tunnel de viande-nuit ? [...]
Quand je me suis suicidé j'ai vu pour la première fois le

¹ *Feminicid* est publié en France par les éditions Au diable vauvert, traduit par Ernest Thomas.

toboggan.

Je l'ai vu bien des années avant de comprendre à quoi il servait.
La première fois que je me suis suicidé j'étais au camp de l'aéroportlag.

J'avais trouvé un morceau de métal et m'étais ouvert le poignet avec.

C'est là que j'ai vu le toboggan pour la première fois.

J'ai ouvert mon avant-bras de bas en haut avec le morceau de métal.

J'ai creusé et creusé pour atteindre l'artère et la déchirer.

Mais je n'ai pas atteint l'artère.

J'ai juste creusé et creusé à travers les chairs.

J'ai vu dans la plaie une ouverture vaste et profonde.

Une ouverture comme un passage secret.

D'abord j'ai déchiré ma chair.

Puis j'ai perdu conscience.

Je suis tombé dans la plaie et suis passé à travers le passage secret.

Le passage secret de la plaie donnait sur un tunnel de chair.

Un tunnel de chair noir et rouge.

Un tunnel de chair noir et rouge, suintant, incliné vers le bas.

Assez incliné pour que je glisse et dégringole et roule sur moi-même.

Comme un toboggan de chair.

J'ai dévalé en hurlant de terreur et d'incompréhension.

J'ai tenté de me retenir aux parois de chair noire et rouge, molles et humides.

J'ai tenté de me retenir aux aspérités, mais n'y suis pas parvenu.

Quand je m'accrochais pour un instant, le toboggan de chair réagissait.

Le toboggan de chair se contractait et je reprenais ma chute.

En bas il y avait la mort.

C'est-à-dire *toute la mort*.

En bas c'était l'endroit où se rendait tout ce qui mourrait.

Les gens, les animaux, les plantes, les choses, les idées, les émotions, tout.
J'ai appelé cet endroit l'océan de nuit.
Quand je me suis réveillé à l'infirmerie ma plaie était recousue.
Le toboggan de chair avait disparu.
Le chemin vers l'océan de nuit était interrompu.
J'avais treize ans.
Il s'est écoulé plus de vingt ans avant que je réemprunte le toboggan de chair.
Plus de vingt ans avant que je me baigne à nouveau dans l'océan de nuit. [...]
Voilà la méthode :
D'abord l'enfant.
Creuser la tombe pour sauver l'enfant.
Une fois l'enfant en sécurité à l'orphelinat, un cœur.
Un cœur d'animal suffit.
Ouvrir le cœur, profondément.
Un cœur de gros animal si on peut, d'animal plus petit si on n'a pas le choix.
Le toboggan de chair apparaît dans le cœur.
Au bout du toboggan, l'océan de nuit.
Il faut le prénom de l'enfant et aussi un animal vivant.
Le prénom pour appeler l'enfant.
L'animal vivant pour lui offrir un réceptacle.
Une fois dans l'océan de nuit, appeler l'enfant par son prénom.
L'appeler avec ferveur, alors l'enfant vient.
L'enfant est attiré par l'amour sincère et la peine sincère.
L'enfant pénètre dans l'animal.
À ce moment, il est possible de parler avec l'enfant.
L'animal meurt.
Enfin il faut quitter l'océan de nuit.
Il existe une seule manière de quitter l'océan de nuit. [...] »

[Extraits des carnets 2 à 7, tous sous-titrés *Memento mori*]

[...] « Mon papa me manque. » (Sasha, 13 ans, accident)
« J'aimais bien aller faire les courses avec ma maman. » (Darina, 13 ans, maladie)
« Je n'aimais pas quand ils me battaient. » (Gregory, 9 ans, accident)
« Ana me manque. Ana, c'est mon amoureuse. » (Petr, 4 ans, violences ayant entraîné la mort)
« Ma mamie m'avait promis un gâteau au chocolat si j'étais courageux à l'hôpital. » (Max, 14 ans, maladie)
« Pour moi, les ennuis ont commencé quand ils ont divorcé. » (Ivan, 10 ans, maladie)
« Des fois, je rêve que je suis en vie. Mais je ne comprends pas comment je rêve, puisque je ne dors pas. » (Egor, 9 ans, maladie)
« J'ai appris à lire mais je n'ai pas eu le temps de lire toute seule un seul livre. » (Tania, 6 ans, accident)
« Un jour, papa est parti. Il nous a dit qu'il avait une autre famille et qu'il aimait mieux cette autre famille que la nôtre. » (Ekaterina, 14 ans, accident)
« Même si je fais semblant de dormir quand les amis de papa viennent dans ma chambre, ils viennent quand même. » (Hamil, 6 ans, violences ayant entraîné la mort) [...]
« Je ne sais pas ce que c'est, une semaine, un mois, une année. Je ne me souviens pas si je l'ai su un jour. » (Marta, 11 ans, suicide)
« Un ami de papa m'enculait tous les dimanches. Quand je l'ai dit à papa, il ne m'a pas crue. » (Liza, 13 ans, maladie)
« Je me suis cognée sur un coin de table, il y avait beaucoup de sang, et après j'ai fait un mauvais rêve qui a duré très longtemps. » (Polina, 13 ans, accident)
« Avec mon papa, j'aimais bien aller à la pêche aux poissons. »

(Olga, 10 ans, maladie)

« Ce que je préférais à l'école, c'était dessiner. » (Anton, 13 ans, maladie)

« Mon papa me répétait tout le temps que sans moi, ça ferait longtemps qu'il aurait quitté ma maman et refait sa vie avec une meilleure femme. » (Darina, 13 ans, maladie)

« Les bonbons me manquent plus que ma maman. » (Egor, 9 ans, maladie)

« Je n'ai jamais vu d'éléphants ni de girafes ni de lions mais je connais les mots et avant j'en rêvais souvent, mais je ne sais pas à quoi ils ressemblaient dans mes rêves. » (Ekaterina, 14 ans, accident)

« Mon papi voulait que je me déshabille devant lui et que je me touche. Parfois je devais le sucer, mais le pire c'est qu'il me donnait de l'argent pour ça et que je l'acceptais. » (Dasha, 12 ans, suicide)

« C'est bizarre d'être fatigué et de ne jamais dormir, et d'avoir faim et de ne jamais manger. » (Anton, 13 ans, maladie)

« J'avais un petit frère et une petite sœur. Des fois, je pense à eux. Je ne me souviens plus de leurs prénoms, je me souviens juste que je les prononçais mal quand j'étais petit et que ça faisait rire papa et maman. » (Max, 14 ans, maladie)

« J'étais souvent punie, mais ça ne me dérangeait pas. Ce que je n'aimais vraiment pas, c'étaient les coups de ceinturon. » (Elena, 12 ans, accident)

« Les autres enfants répètent tout le temps la même chose. Est-ce que je fais pareil moi aussi ? » (Maria, 14 ans, accident)

« Si je pouvais revenir pour de vrai, j'irais jouer au bac à sable. » (Tatyana, 13 ans, suicide) [...]

« Quand ma maman me frappait avec la planche à découper, ensuite elle pleurait et disait que c'était ma faute, que j'étais méchant. » (Anatoli, 6 ans, violences ayant entraîné la mort)

« Moi, ce que je préférais, c'étaient les frites. Ça fait bizarre, de ne plus manger du tout. Ne plus dormir du tout aussi ça fait

bizarre, mais un peu moins, je trouve. » (Tania, 6 ans, accident)

« Je n'avais pas beaucoup d'amis. Je m'ennuyais beaucoup. » (Piotr, 11 ans, suicide)

« J'avais beau avoir de bonnes notes, maman ne m'aimait pas, pourtant elle aimait ma sœur. Maintenant que je suis ici, j'y ai réfléchi, et peut-être que nous n'avions pas le même papa, je ne sais pas, peut-être que mon papa à moi, ma maman ne l'aimait pas. » (Sasha, 13 ans, accident)

« Ma maman était tout le temps absente ou fatiguée à cause de son travail. On ne le voyait presque jamais. » (Marta, 11 ans, suicide)

« J'adorais dire à ma maman que je l'aimais. J'aimerais pouvoir le lui dire encore une fois. » (Roman, 13 ans, accident)

« C'est à l'école, en rencontrant les autres enfants, que j'ai compris que je n'étais pas normal, que ma vie n'était pas normale. » (Vassily, 12 ans, maladie)

« J'ai envie de faire la sieste. J'ai envie qu'on me borde et qu'on me câline. J'ai envie qu'on me raconte des histoires et qu'après je fasse des jolis rêves. » (Olga, 10 ans, maladie)

« La dernière fois que j'ai vu mon papa, il s'était rasé la barbe. Et après je suis venue ici et je n'ai plus jamais revu mon papa ni ma maman. » (Mary, 14 ans, maladie)

« Je me sens tout seul ici. Mes copains et mes copines me manquent. J'ai envie de jouer mais je n'ai personne avec qui jouer. » (Anton, 13 ans, maladie)

« En maternelle, je me bagarrais tout le temps et j'avais des ennuis avec les adultes. » (Nina, 12 ans, maladie)

« Je n'aimais pas quand mon papi me traitait de connard à table. Ça faisait rire les autres adultes, comme si ça n'était pas grave, et quand je pleurais, c'était pire encore. » (Dennis, 13 ans, maladie) [...]

« Ce que je préférais, c'était casser mes jouets. » (Hamil, 6 ans, violences ayant entraîné la mort)

« Je n'aimais pas quand ma maman buvait trop, parce qu'après

elle me traitait de pute et me battait. Et quand elle s'excusait le lendemain et que je devais la consoler de m'avoir fait du mal, je trouvais ça encore pire. » (Polina, 13 ans, accident)

« J'étais très laid. Je ne me trouvais pas beau. » (Piotr, 11 ans, suicide)

« Je me souviens qu'au spectacle de fin d'année, j'ai pleuré sur scène parce que j'avais peur. Mon papa est monté me consoler. » (Kira, 14 ans, suicide)

« Quand je voyais maman mentir dans les boutiques, ça me faisait rire. » (Vlad, 7 ans, maladie)

« Quand je faisais les courses avec ma mamie, j'aimais chanter très fort les chansons que j'avais entendues à la radio. » (Max, 14 ans, maladie)

« Le matin, pour aller à l'école, je détestais m'habiller. » (Roman, 13 ans, accident)

« Ça me manque, que ma maman ne me lise plus de conte de fées pour m'endormir. » (Kira, 14 ans, suicide)

« Quand mon papa voulait que je l'aide pour faire la cuisine, j'avais peur de mal faire parce qu'après il me grondait et des fois me tapait. » (Andru, 13 ans, suicide)

« Je jouais au ballon avec mon oncle tous les samedis. J'aimerais pouvoir recommencer un jour. » (Olga, 10 ans, maladie)

« La première fois que j'ai pris le bus pour aller à l'école, j'ai eu peur et j'ai pleuré. Tout le monde s'est moqué de moi. » (Alina, 14 ans, maladie)

« À l'école, on faisait des concours de pipi et de longueur de bite. Des fois on se battait. C'est triste qu'on n'ait pas de corps, ici. » (Anatoli, 6 ans, violences ayant entraîné la mort)

« Ma maman me répétait que ma naissance avait gâché sa vie. Des fois, elle me montrait ses seins pour me dire que c'était ma faute s'ils étaient moches. » (Dima, 2 ans, accident) [...]

« J'aimais me lever très tôt le matin pour regarder la télévision quand tout le monde dormait. Ici, il n'y a pas la télévision. »

(Boris, 5 ans, maladie)

« J'avais une voiture à pédales rouge, je l'adorais. » (Julia, 8 ans, accident)

« Mon nounours me manque. Il s'appelait Ivan. Je voudrais tant qu'il soit là avec moi. » (Eva, 4 ans, maladie)

« Une fois, j'ai surpris mon père en train de taper ma mère. Il la tapait à coups de poing dans le ventre, très fort. Le lendemain, ils ont fait comme si de rien n'était. » (Nastia, 9 ans, violences ayant entraîné la mort)

« J'aimais aller à la bibliothèque, parce que personne ne faisait attention à moi. » (Polina, 13 ans, accident)

« Quand je pleurais, mon père et ma mère se moquaient de moi jusqu'à ce que j'arrête. » (Egor, 9 ans, maladie)

« Je savais que mon papa avait beaucoup d'armes. Il me les avait montrées un jour, en me faisant promettre de ne le dire à personne. Mais maintenant je peux le dire, ça ne compte plus. » (Kirill, 14 ans, accident)

« Le jour où mon papi est mort, j'ai eu une fessée terrible. » (Aleksandr, 3 ans, violences ayant entraîné la mort) [...]

[Extrait du carnet numéro 8, sous-titré *L'Océan de nuit*]

Je marche le long de l'océan de nuit, dans une obscurité sans fin, guettant malgré moi l'arrivée d'une lumière, d'un soleil, alors qu'il n'y a jamais eu de lumière ici, jamais eu de soleil, je marche le long de l'océan de nuit qui n'est pas un océan, qui n'est pas plongé dans la nuit, je marche le long de l'océan de nuit.

Je marche le long de l'océan de nuit et ma marche n'a ni début ni fin, ni point de départ ni point d'arrivée, ni direction ni destination, je marche le long de l'océan de nuit tel le rêveur qui ne connaît ni le début de son rêve, ni sa fin, je marche le long de l'océan de nuit.

Je marche le long de l'océan de nuit en dehors du temps, en dehors de l'espace, je marche le long de l'océan de nuit entouré par la mort des êtres, par la mort des choses, par la mort des idées, je marche le long de l'océan de nuit en dehors de la vie, en dehors de l'existence, je marche le long de l'océan de nuit.
[...]

Les automatismes de pensée des gens qui sont conservateurs

Les automatismes de pensée des gens qui sont progressistes

Les automatismes de pensée des gens riches

Les automatismes de pensée des gens pauvres

Les automatismes de pensée des gens qui sont contre l'ordre et la police

Les automatismes de pensée des gens qui sont pour l'ordre et la police

Les automatismes de pensée des gens qui croient qu'ils ont l'âge qu'ils ont

Les automatismes de pensée des gens qui croient qu'ils sont plus vieux

Les automatismes de pensée des gens qui sont à l'aise

Les automatismes de pensée des gens qui sont mal à l'aise

Échapper à la prison de l'enfance

Échapper à la prison de l'âge adulte

Échapper à la prison du travail

Échapper à la prison de l'oisiveté

Échapper à la prison de la pauvreté

Échapper à la prison de la richesse

Échapper à la prison de la démence

Échapper à la prison de la santé mentale

Échapper à la prison du bonheur
Échapper à la prison du malheur
Les automatismes de pensée des gens qui sont
conservateurs
Échapper à la prison de l'enfance
Les automatismes de pensée des gens qui sont
progressistes
Échapper à la prison de l'âge adulte
Les automatismes de pensée des gens riches
Échapper à la prison du travail
Les automatismes de pensée des gens pauvres
Échapper à la prison de l'oisiveté
Les automatismes de pensée des gens qui sont contre
l'ordre et la police
Échapper à la prison de la pauvreté
Les automatismes de pensée des gens qui sont pour
l'ordre et la police
Échapper à la prison de la richesse
Les automatismes de pensée des gens qui croient
qu'ils ont l'âge qu'ils ont
Échapper à la prison de la démence
Les automatismes de pensée des gens qui croient
qu'ils sont plus vieux
Échapper à la prison de la santé mentale
Les automatismes de pensée des gens qui sont à l'aise
Échapper à la prison du bonheur
Les automatismes de pensée des gens qui sont mal à
l'aise
Échapper à la prison du malheur
Échapper à la vie

Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper à la vie
Échapper à la mort

Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper
Rejoindre
Échapper
Rejoindre
Échapper
Rejoindre
Échapper
Rejoindre
Échapper
Rejoindre

FONDÉ DE POUVOIR

Louise Fonte

Je ne trouve plus la photo de mon père sur Google. L'unique trace de lui sur Internet a disparu. C'était le cliché d'un groupe de retraités alignés devant un bâtiment jaune tendre, dans le style pesant de certains bourgs allemands. Trois gus et mon père. La bande des quatre, serrés les uns contre les autres à contrecœur :

— Plus à droite, encore... J'ai pas tout le monde...

Engoncés dans des vestes matelassées, chapkas, protège-oreilles, ils tentent avec plus ou moins de réussite d'avoir l'air décontracté.

— Allez ! Ouistitii !

Quand je suis tombée sur cette photo, j'ai vu que mon père était celui qui occupait le moins de surface sur le rectangle de pixels. Cheveux courts encore assez fournis, regard mélancolique, sourire forcé et, comme toujours, un air de « Faites comme si j'étais pas là ».

Il a un chaudron de remords quelque part sous la carcasse. Mais il ne sait pas dans quelle cave, sous quel lit, dans quel profond recoin de lui-même il est planqué.

Mon père dégage quelque chose de délicat. Il n'est pas très viril. Ne l'a jamais été.

Les trois autres vieux fixent l'objectif. Impliqués. Mon père est ailleurs, diaphane, le cul entre deux chaises comme dans mes souvenirs. Il se présente pas franc du collier, une atonie délibérée.

Il porte un jeans.

Je ne connais personne à qui le jeans va aussi mal qu'à mon père. On se demande où il l'a déniché, ce futsal coupe années quatre-vingt de RDA. Taille haute sous le nombril. Toile bleu ciel cartonneuse. Effet tube en PVC qui n'épouse aucun relief de la jambe, fait disparaître les fesses dans l'épais tissu et recouvre les chaussures. C'est affligeant chez les freluquets comme mon daron. Si vous êtes bodybuilder, que vous avez deux enclumes à la place du derche et un gros paquet, à la rigueur. C'est pas le cas.

Il porte également un blouson de cuir aviateur avec un col en fausse fourrure. Comme le jeans, ce blouson semble trop vaste pour lui. Avant, mon père était coquet. Il s'achetait des sapes, tout seul, chez Brummell, boulevard Haussmann. Costumes clairs en velours côtelé avec petit foulard. Eaux de toilette. Aujourd'hui, si c'est sa bourgeoise qui l'habille, elle le voit trois fois plus large d'épaules qu'il n'est.

À force de scruter cette tof pour en extraire les rares indices qu'elle m'offre sur mon paternel, une impression se précise : ce mec est carrément à l'ouest. Il a renoncé à quelque chose. Et je serai la dernière à savoir à quoi.

Il a une couleur d'yeux évanescence, entre gris, parme, lavande. Pas très viril non plus, ce qui accentue son allure pusillanime et flottante.

Sa seule fantaisie : une petite houppette à la Tintin, comme une virgule sur ses cheveux blancs implantés haut sur un front large, barré de sillons horizontaux équidistants.

La photo vient du site Web du Lions Club d'une ville de Seine-et-Marne. Elle est légendée : *Notre délégation devant le local des Lions de Wichenbach, notre commune jumelée.*

Weekend studieux mais très convivial, comme toujours chez les Lions, pour lancer le concours « Poèmes Pour La Paix Dans Le Monde » lancé dans 100 collèges français et allemands !

Une chose est sûre. C'est une photo de retraités qui refusent qu'on les mette au rebut malgré leur arthrite chronique, leurs vis dans les hanches et leurs phlébites. Ils alignent des rangées de dents laquées, chevillées dans la gencive telles des cohortes de guerriers de l'empereur Qin. De la haute techno conçue pour croquer dans du nougat le 24 décembre avec les petits-enfants sans risquer ce terrible effet trou noir au milieu du visage de nos grand-parents quand ils enlevaient leur dentier. Une vision apocalyptique épargnée à la *gen Z*.

Moi, ces arrogantes escouades de céramique *made in China* implantées dans toutes les bouches seniors du monde blanc civilisé, ça me fait flipper. C'est du clonage buccal. Désormais, les vioques ont le sourire Mutuelle. La vieillesse a beaucoup perdu de son charme.

Une fois, à la fête foraine, j'étais sous une nacelle balançoire chargée d'agriculteurs en goguette, dont une mamie d'environ soixante-dix ans, mise en plis du matin, rigolarde et tout. La nacelle balançait d'un bord à l'autre en accentuant son amplitude. Quand elle atteignit l'horizontale à chaque bordée, les pauvres couillons furent précipités les uns sur les autres. Ils avaient payé pour ça. Tête renversée, je matais cette grappe informe de paysans picards ulcérés et hurlants. D'un coup, la mamie au bord de la nacelle chope un haut-le-cœur. Tout le monde pense qu'elle va gerber sa gaufre Nutella chantilly tout de go. Mais non. Dans un spasme fuse de sa bouche grande ouverte un dentier complet qui atterrit dans l'herbe, à mes pieds. Je restais tourneboulée par le sort de cette pauvre mamie picarde édentée folle de fêtes foraines.

Moi, ils me manquent, les anciens d'avant. Penchés sur un cabas, reins bloqués par un parpaing, regard fixé sur la chaussée, redoutant la létale fracture du col du fémur. Ils

me manquent, les croulants qui déroulaient leur petit aller-retour matinal jusqu'au boucher. Le steak de cheval du midi, la tranche de jambon du soir et le pâté de tête persillé pour dimanche.

— Comment elle va aujourd'hui ? Ses rhumatismes ? Qu'est-ce que qu'on lui met ? J'ai de l'escalope.

Avant, les bouchers, c'était les assistantes sociales du quartier.

Le Parisien au kiosque, une petite pissette au chien et *hop* ! on remonte pour ne pas louper Jean-Pierre Pernaut. C'était le bon temps de la vieillerie. Maintenant, les séniors actifs boostent leurs neurones sur une tablette Samsung. Toute la journée sur Internet pour chercher des infos sur les maladies neurodégénératives ou pour faire chier leurs petits-enfants sur Skype.

— Suzanne ! Elles sont où, mes lunettes ? Il faut que je regarde le Dow Jones et que je vide ma boîte, j'ai plein de *pourriels* à cause de ton poker en ligne !

— Sur ta tête, Maurice...

N'empêche.

Cette photo de mon père a disparu dans les profondeurs noires et limoneuses du Web. Elle n'est plus là où je la retrouvais en cachette, sur les étagères du troisième sous-sol de Google Images, où les moteurs de recherche ne vont plus forer.

Pour exister en surface sur les Internets, il faut être convoité ou haï, sinon une implacable indifférence, tel un lest de plomb, vous entraîne dans les grands fonds.

Je me dis :

— C'est peut-être qu'il est mort.

J'ai toujours anticipé le scénario. Un jour je reçois un coup de fil :

— Ton père est mort.

— Ok. Au revoir.

Je n'appréhende pas sa disparition. Il a depuis longtemps disparu. Y'a prescription, vitrification même. Mes circuits émotifs sont déroutés. Je suis construite strate après strate sur cette faille, comme le calcaire s'agglomère sur les coquillages. C'est épais maintenant.

Ce n'est pas sa mort qui m'effraie. C'est de m'entendre dire calmement :

— Ok. Au revoir.

De raccrocher. Et puis rien d'autre. D'ailleurs, jamais dans ma vie je n'ai pensé à lui pour trouver de l'aide. C'est là que ça s'est verrouillé en moi. Au cœur de cette conviction ancienne que si j'appelle au secours, personne ne viendra, et surtout pas mon père.

Un soir, chez des amis, une meuf tient à faire mon thème astral. C'est son hobby. Elle me téléphone quelques jours plus tard.

— J'ai trouvé une constante troublante dans ton thème. Toute ta vie tu seras entourée de gens qui vont te donner des conseils, mais quand tu auras besoin d'eux, ils ne seront pas là.

À ces mots, mon cœur s'était pris dans les rets d'un filet sous-marin et se débattait comme une tortue en panique.

— Allo ?

Pas question qu'elle décèle à quel point ce qu'elle venait d'énoncer sur le ton du badinage, cette connasse à chats, tireuse de cartes du samedi soir, c'était depuis l'enfance la seule chose au monde qui pouvait me coucher au sol, visage dans la terre, de désespoir. Depuis toujours, je me trouais le cul à la planquer, cette rage inconsolable.

Je m'étais sentie pillée du fragment le plus sombre de mon être.

À vingt ans, j'ai appelé la Légion étrangère. Un numéro gratuit *Spécial recrutement*. Je viens de laisser tomber philo à la fac. Nietzsche, ça baigne, mais ces hémorragies d'étudiants

agités dans les couloirs de la Sorbonne. Ces amphis bondés... C'est au-dessus de mes forces. Au bout du fil, un administratif tente de m'expliquer poliment que la Légion ne recrute pas de femmes. Mais je peux essayer le 8e RPIMA. Ils cherchent à former un bataillon d'assistantes médicales pour bichonner les petits gars râblés, durs comme du bois d'acacia, qui dézinguent les milices katangaises au Zaïre. Passer du mercurochrome aux paras, c'est tout ce qu'il propose ? Il a l'air navré pour moi. À moins qu'il ne soit dépité pour mes pauvres parents.

La rage, c'est ce qui permet de creuser un tunnel à la petite cuillère pour recouvrer la liberté. C'est un animal qui vit en soi, comme dans une antre. Il faut le nourrir, l'abreuver. Il faut parler son langage. Un langage de bête. Ça me connaît, putain.

— Dis, petite, pourquoi que tu ne te déshabilles pas ? Les autres enfants, ils ont enlevé le manteau. Tu seras plus confortable pour manger ton quatre-heures. Tu ne veux pas ? Tu vas rester dans tes bottes en caoutchouc, avec tes pieds mouillés ? Ben reste... Tes pieds, ils vont pourrir, ça va pas traîner !

Touche pas mes bottes en caoutchouc, la vieille. Ni mon vélo. Touchez pas mon vélo. C'est mon destrier. Il rue, il hennit de contentement dans les côtes quand mes petits mollets se gonflent, que tout mon corps de faon chante avec eux pour les soutenir, les encourager, les inonder de jeune sang. Quand je fais du vélo, seule, dans la montée de Lonnières, sept kilomètres sans plat, je parle à mes mollets, à mes cuisses. Alleez, on y va ! C'est ma joie d'enfant d'être le chef d'orchestre de mon corps. Arrivée en haut de la colline, je contemple cette riche plaine picarde, blé et betteraves, et ma joie est ardente. Je laisse le vent sécher ma nuque et mon dos. Puis je redescends. J'ai toujours préféré monter que descendre. J'aime les ascensions lentes et recueillies. Un Sherpa. Gravir cette éternelle pente.

Je me demande si mon père reconnaîtrait quelque chose de ça. Quelque chose de lui fixé à son engeance.

Dans notre maison de Lonnières, je faisais un ballot de livres, restes de pain, ma gourde de colo en alu cabossée remplie de grenadine, et je grimpais sur le plus haut des sapins jouxtant le portail. J'y restais des heures, à lire face au clocher du village. Je me sentais en sécurité dans cette alcôve délicieusement parfumée, poisseuse de résine. J'écoutais les grincements des branches, cocasses, presque humains. Perchée dans ce nid, je me sentais à ma place.

Même me noyer, je l'ai fait seule. À neuf ans, au milieu d'une piscine grouillante de gosses flottant dans la mycose. En colo, dans les Landes. Il faut dire que je ne savais toujours pas nager. Je me suis noyée dans une piscine surpeuplée. Lucide comme une grande. Bousculée par un enfant qui courait, personne ne s'est aperçu que j'avais glissé. Je me suis enfoncée dans cette eau trouble de crasse. C'est quand j'ai vu des dizaines de jambes gigoter au-dessus de moi, une canopée en lévitation sous l'auréole huileuse du ciel, dans ce caisson où les sons me parvenaient écrêtés, ronds comme des borborygmes, que j'ai compris qu'il fallait que je me rebiffe, parce que personne ne savait que j'étais au fond de ce merdier plein de bactéries, d'araignées en décomposition, pisse, cheveux, vers de terre, crottes de nez, herpès, varicelle et bulles de pets. J'ai appuyé de toutes mes forces sur mes orteils pour me propulser à la surface. Quand le haut de ma tête a surgi, j'ai balancé vigoureusement mes membres en tout sens. Cette agitation moléculaire autour de mon tronc de vingt-cinq kilos s'est avérée suffisante pour me maintenir dans une semi-flottaison, tel un chiot amok, jusqu'au rebord en carrelage que j'ai agrippé d'une main tremblante, le cœur dans le rouge, de l'eau jusqu'au fond de la gorge. À mes narines arrivait un relent de chlore. Cet indice picotant m'a convaincue que j'étais en vie. J'étais abasourdie d'avoir sauvé ma peau. Tout au long de cet épisode, je me suis sentie absolument isolée dans un univers parallèle.

Cette solitude s'est imposée comme une révélation terrifiante. Une initiation ésotérique. Tout autour, des corps semblables au mien se percutaient bruyamment tandis que je frayais ma route de survivante invisible pour atteindre l'échelle et sortir de cet enfer aqueux.

C'est à neuf ans, dans un ultime effort pour extirper mon corps tétanisé de ce bassin, que j'ai découvert que la solitude était un paramètre intangible, cruellement révélé, de ma vie. Et que, dorénavant, j'étais dépositaire de ce secret, parmi de rares complices que je saurais toujours reconnaître à des signes hermétiques.

L'univers m'ouvrait ses dimensions mystérieuses et redoutables. J'en restais interloquée, dans mon petit maillot blanc deux pièces, avec des motifs de cerises rouges et noires.

Automne quatre-vingt-quatorze. Mon père remet sa carte Gold dans son portefeuille. Puis le portefeuille dans une petite pochette à main très Saint Laurent années soixante-dix, qu'il ne quitte jamais. Enfin. Je préfère encore ce baise-en-ville de minet à sa période catogan « Il est libre, Max ». Il dépose une unique pièce dans la coupelle.

– Bon, eh bien, bon anniversaire, alors... Ça fait combien, déjà ?

À cet instant précis je n'ai pas de colère. Elle est noyée dans les vapeurs du crozes-hermitage. L'alcool me rend plutôt bienveillante.

Je le regarde. Je cherche des similitudes physiques.

Cette moue pète-sec me dérange. Quelque chose d'un Alain Delon qui parle de lui à la troisième personne. Traits fins, silhouette gracile, une couche de féminité. Mais aussi cette tige invisible, dédaigneuse. Son balai dans le cul.

Il s'essuie longuement les commissures des lèvres avec la lourde serviette blanche de brasserie.

— Tu sais, les enfants qui doivent se débrouiller seuls sont plus forts.

Il me sort ça à la fin du repas, après avoir longuement analysé l'addition qu'un serveur violacé vient de déposer sur la nappe. Il fronce les sourcils. On dirait qu'il découvre un de mes médiocres bulletins scolaires.

— Ton frère et toi, vous savez vous débrouiller, c'est bien.

Tiens, au fait, ton père m'a appelée..., me lance un jour ma mère au téléphone.

Divorcés depuis vingt-cinq ans, il lui passe un coup de fil par an. Précautionneux.

— Bonjour, Nicole. Comment vas-tu ?

— J'ai un cancer.

— Ah... Zut. Zut de zut. C'est embêtant ça. Bien bien bien. Tu connais de bons praticiens ? C'est important de tomber sur des gens compétents. Ça fait souvent la différence.

...

— Je connais très bien le professeur Karnichian. C'est un ami. Tu connais ? Un des meilleurs spécialistes mondiaux du cancer de la prostate. Il a enseigné à Harvard.

— J'ai pas d'prostate...

— Bien bien bien... Tu as eu des nouvelles des enfants récemment ?

Il jette ça négligemment. Toujours à la fin de son coup de fil annuel « Bilan et perspectives ». Ma mère répond invariablement :

— Les enfants ? On se parle toutes les semaines.

C'est sa petite vengeance. Je doute qu'elle réalise à quel point il s'en contente. J'imagine que de son côté, quand il raccroche, il note dans son agenda 2014 : *Nicole/cancer. Enfants/RAS.*

Ces vingt-cinq dernières années, avec mon père, on s'est croisés trois fois, à tout casser.

Je tombe sur lui, éméchée, sur une pelouse en été. Il a un veston clair bien plié sur son avant-bras, toujours cet air guindé. Il porte des lunettes de vue et des sur-lunettes de soleil

remontées à quarante-cinq degrés, accrochées à la monture. Il est en train de piocher dans les amuse-gueule. Seul. Il m'aperçoit la clope au bec.

— Tiens, ma fille... Tu es là ? Que fais-tu en ce moment ? Tu as un travail ? Tu fumes toujours ? Tu habites toujours Paris ?

J'attends le moment où il va me demander mon prénom.

Chaque fois que je le vois, j'ai la surprise de constater qu'il n'est pas très grand. À moins qu'il ne rapetisse. Gringalet, de plus en plus pâle. Ce qui était si raide en lui s'est émoussé. Cette intransigeance que je redoutais comme une menace permanente d'injustice à mon endroit n'existe plus.

J'ai craint physiquement mon père tout le temps que nous avons vécu ensemble. C'était le spécialiste des claques surprise du dos de la main, comme un bon revers au ping-pong. Direct dans la gueule. À table, parce que j'avais fait tomber une fourchette sur le parquet, par exemple.

Je préférais encore aller au lit sans dîner. Ce qui m'arrivait souvent. Plus tard, ma mère m'apportait toujours un plateau repas. Il n'était pas d'accord. Ils s'engueulaient. J'entendais ma mère lui parler à voix basse dans le salon :

— Tu le sais parfaitement que c'est très mauvais pour la croissance de priver les enfants de repas !

Ce con a été jusqu'à me taper sur les doigts avec une règle parce que je bloquais sur les divisions. Faut le faire, quand même.

J'écrase mon mégot sur un canapé tarama tranche de citron juste sous son nez et me ressers un verre de ce qui se présente. Du rosé tiède. Ça fera l'affaire.

— Tu viens de monter une boîte de production audiovisuelle ?
Ah bon

Il me regarde, incrédule. Puis d'une voix un peu angoissée :

— Mais qui s'occupe de la gestion ?

On ne sait jamais, des fois que mes affaires périclitent au point qu'en tant que paternel il soit tenu pour responsable de

mes gabegies auprès de l'Urssaf.

— Julienne (sa nouvelle femme) m'a dit que ton amie a réussi le concours de la Femis ? Excellent, excellent... Elle a fait quoi comme études avant, Science Po ? Hypokhâgne ?

— Avant, elle était alcoolique et dépressive. Elle glandait et elle vivait en trouple avec des drogués...

Je rallume une clope.

— Ah... Bien bien bien... Sinon, pour ton entreprise, le plus important c'est de faire une bonne étude de marché et de planifier tes comptes de résultats... Il y a de très bons logiciels gratuits sur le Net, ils sont en anglais mais très performants, tu es *fluent english* ? C'est essentiel. Il faudrait qu'on se fasse une bouffe un midi, que tu me racontes tout ça... Je peux te donner des conseils sur tes placements. Tu es sur un marché porteur. Je connais de très bonnes SICAV.

Il me sort une carte de visite. *Conseil en investissements.*

Mes placements ? Ce type est définitivement dans les vaps.

Je chope une coupe de champagne sur un plateau qui passe. C'est le remariage de mon frère, vu l'état dépassé de tous les cousins et copains, ça va être trash ce soir.

Ma chérie déboule, totalement pétée, elle a un joint entre les lèvres.

— Mon père...

Elle mesure vingt centimètres de plus que lui.

Elle l'attrape par les épaules, lui claque deux bises et s'esclaffe :

— Ton père ? Putain, sans déconner !

On ne le reverra plus de la soirée. Et d'ailleurs, je ne le reverrai plus pendant les dix années qui suivent. Pas même un coup de fil. Ce qui s'appelle une paix royale.

Mon père n'est jamais chez lui. Il passe son temps à la permanence du Lions Club de son bled, comme d'autres passent leur temps au troquet PMU.

Il est *overbooké*. Programmes d'échanges scolaires,

sponsoring d'expos de tags, pardon – peintures urbaines –, prévention sur la drogue dans les collèges et je t'en passe. Ça lui prend tout son temps, lui et une poignée de notables retranchés dans leur quartier pavillonnaire au milieu des cités.

— Prenons rendez-vous, me dit-il une autre fois le plus sérieusement du monde en sortant son agenda électronique. Lundi, j'ai une AG... Mardi, je rédige le compte-rendu... Mercredi, je suis de permanence... Jeudi en huit, c'est bon ?

— Euh... Jeudi qui vient ?, je demande.

— Non ! Le mois prochain. J'ai pas de créneau avant.

Mon père a toujours pris rendez-vous avec ses enfants, même dans les situations extrêmes.

— Allô, papa ? Y'a mon ballon d'eau chaude qui est en train de se décrocher du plafond, maman est en vacances, elle m'a dit de t'appeler, tu peux venir ? Il va tomber d'une minute à l'autre !

— Oui, euh... Ta mère n'est pas dispo ? Zut de zut, c'est embêtant, ça... Je vais pas pouvoir passer tout de suite, j'ai une réunion... Tu connais SOS plombiers ?

Quand on était enfants, mon père ne prenait jamais son petit déjeuner avec nous. Ça l'emmerdait, cette promiscuité sensuelle et complice du matin avec les siens. Il disparaissait vers sept heures, tiré à quatre épingles avec ses cravates en laine à gros nœuds et ses costards à carreaux. Sans oublier sa mallette en bakélite de fondé de pouvoir. Il arrivait très en avance au siège de la compagnie d'assurance où il bossait, achetait *Le Monde* en sortant du métro, s'installait dans une brasserie, toujours la même. Enfin, il avait la paix. Les moutards, les morves, les baisers pâteux, effusions, chouinements de gosses mal réveillés, les retours de lait sur le costard, les mamours, les odeurs de pyjama dont tant de parents se délectent, c'était pas sa came.

Le week-end, on ne le voyait pas plus, mais personne ne s'en plaignait. On était même plus détendus quand il n'était pas là. Il

passait ses samedis à la Fnac pour acheter des bouquins et des disques, et le dimanche aux Puces de Clignancourt. Il revenait en fin d'après-midi, s'asseyait sur le canapé en réclamant le silence pour écouter ses nouveaux albums de jazz.

Je ne lui ai jamais connu ni amis ni copains.

À douze ans, je trouvais les mecs stupides, grossiers. Dans les boums, j'étais sans doute la plus nigaude, et les garçons complètement shootés par leurs hormones et le Malibu étaient sans pitié avec moi.

— Rien qu'une laaarme dans tes yeuuux...

— Ah, chouette, Mike Brant ! Tu dances ? Non ? Bof...

Façon « j'm'en fous, t'es moche... »

J'étais persuadée que les autres se la coulaient douce, en toutes circonstances, quand moi je passais mon temps à éteindre des départs de feu dans mon corps, dans ma tête, à surveiller les niveaux, comme un contrôleur de centrale nucléaire.

Dès l'enfance, j'ai eu l'impression de devoir tenir mes chevaux en permanence. Envahie par la ménagerie qui s'agitait en moi. Une ménagerie affamée, pleine de suc et de désir de s'ébattre. J'aurais donné beaucoup pour accéder à ce qui m'apparaissait comme la simple et bonhomme insouciance de mes congénères.

Il y a très longtemps, j'ai écrit une lettre à mon père. La première et la dernière. J'y exposais maladroitement tous les aspects de mon ressentiment à son endroit. Plusieurs semaines après, alors que j'avais abandonné l'idée d'une réponse, j'ai reçu une lettre en retour.

De son écriture bâton caractéristique, il m'expliquait que ma lettre de reproches était infantile et, quoi qu'il en soit, infondée. Il en prenait pour preuve les témoignages de ses – nombreuses – relations, tous des gens bien, précisait-il, qui l'avaient assuré qu'il était quelqu'un d'exemplaire. Il avait trouvé le moyen d'appeler à la rescousse ses connaissances mondaines pour garantir sa bonne réputation auprès de son

enfant blessée.

C'est la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles. Jusqu'à cette photo dénichée sur Google Images.

Mais de toute façon, comme je le disais, elle a disparu. Et puis lui, il est mort hier.

DÉLUGES, ŒUFS DE CROCODILE ET CROTTES DE JUMEAUX

Pascal Nordmann

... mon ami avait chassé avec les Indiens Bororo d'Amazonie, il avait vécu chez les Haràkmbet du Pérou, il avait pêché avec les Papous de Papouasie-Nouvelle-Guinée, c'était un homme de savoir et un homme de nuit, jazzman, professeur d'histoire des religions, philosophe, poète, qui connaissait tout des champignons et des mythes, qui s'imaginait cuisinier mais ne l'était guère, mon ami me racontait que chez les peuples cannibales, c'était un honneur fort disputé que d'être choisi pour être dévoré, un honneur d'une rare distinction, disons : un destin auquel aspirait ardemment chaque membre de la communauté, donc de la famille, un honneur vers lequel l'on tendait, se laissant emporter par l'idée que, de cette manière, l'on serait utile à la communauté, donc à la famille, puis certainement aussi parce que l'homme est poésie, sans doute son plus grand péché, état qui fait qu'il ne peut s'empêcher, l'homme, d'imaginer, de raconter à partir de bribes, d'esquisses ou d'ombres, d'échelles beaucoup trop fines, fragiles et éphémères ou de flaques de rien, de construire d'autres réalités, complexes, branlantes toujours, si bien que, se sachant bientôt mangé, avec l'aide d'un peu de poésie, il en vient aisément à s'imaginer qu'il se prolongera au-delà du temps, qu'une fois mort, il vivra encore, dévoré, mâché et avalé, qu'il vivra au-delà de son trépas, petits morceaux par-ci, petits morceaux par-

là, dans le corps de son neveu, de sa nièce ou de son cousin, en compagnie du manioc, de la tomate d'Amazonie, de la sarriette de Porco-Purpro ou de la graisse de perroquet ingérée durant le même repas, qu'il vivra à l'intérieur, dans le pied, le genou, dans l'ongle ou la glotte de ceux qui l'auront dévoré, cru ou cuit, le rongant os après os, se régaland de sa chair, que, de la sorte, il se continuera dans la communauté, c'est-à-dire dans la famille, un peu dans l'os du nez du petit neveu, un peu dans la graisse du menton de l'épouse du petit-fils de sa première femme, beaucoup dans celle du ventre du grand-oncle qu'il a du côté de sa mère, vous savez, celui qui est parti, qui vit désormais du côté des cavernes de Cada-Tranquil où pullulent les serpents verts et les poissons de riz et pourquoi pas dans le petit doigt de l'arrière-petit-cousin, le petit doigt qui fait penser au museau d'une jeune souris tant il est tendre, tant il est faible mais mon ami, s'il avait, c'est certain, des pensées pour les jeunes souris, n'en parlait jamais car mon ami, bien que de grand savoir, était taciturne et timide ...

... il faut le dire, le dire et rougir de devoir le dire, tant il y a de quoi rougir et lorsque je parle de rouge, c'est du plus beau rouge que je parle, celui, par exemple, des plumes splendides des perroquets Aras (*Aratentatus*) d'Amazonie ou celui des perroquets de Pesquet, (*Psittrichas de Pesquet* ou perroquets dracula), qui peuplent les forêts de Papouasie-Nouvelle-Guinée, devoir le dire donc et rougir, mais le dire malgré tout : ce qui vous mange, c'est la famille, c'est toujours la famille, ce qui vous est proche, ce qui vous est le plus proche, qui d'autre pour être assez proche que la famille, de cette proximité vraiment proche que donne le pouvoir de souffler le même souffle, de tourner les mêmes pensées, de sentir pousser le même poil, de perdre ses cheveux au même âge et de dévorer, tout cru ou tout cuit, le moindre rejeton, la moindre âme, le moindre voile qui dépasserait, le poil de la verrue du nez, l'ongle tordu, l'oreille pointue, tout ce qui n'est pas conforme et ne ressemble pas à la communauté, donc à la famille, car il faut le dire et risquer le rouge des perroquets

Aratentatus : dans les familles, l'envie de manger l'autre est grande, c'est une sorte de réflexe, de réflexe de survie et d'ailleurs pour pouvoir vous manger, il faut la proximité des familles, loin des dents, c'est loin du ventre, proche des dents, c'est proche du ventre, il doit y avoir entre la gueule de celui qui va vous dévorer et vous-même, qui allez être dévoré, il doit y avoir la plus petite distance, or qui est proche de vous, le plus proche, si ce n'est la famille, proche de cette troublante proximité, de ce saisissant voisinage, de cette vertigineuse intimité, l'homme est poète, son plus grand vice, la petite boule qu'il rencontre, qu'elle soit plume, qu'elle soit parole, sera son refuge et si cette peau, si cette boule, si cette idée ou cette parole a des dents, si se frotter à elle signifie être dévoré par elle: tant pis, on y sera toujours mieux que dans le froid glacial de l'univers sans fin connue, l'homme est lézard, son second vice, il lui faut le chaud, il lui faut l'été sinon il se gèle, sinon il s'endort, ainsi, l'homme lézard ira toujours, queue verte et pattes vaillantes, se frotter à la petite boule de chaleur, celle, vous savez, que peuple la famille, le petit peuple, c'est-à-dire la communauté, qui cache les dents grâce auxquelles cela dévore tout ce qui dépasse ...

... mon ami, l'ami des champignons, des grenouilles et de la jungle, le correspondant des Indiens Bororo d'Amazonie, des Haràkmbet du Pérou, des Papous de Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'éminent courrier qui ramenait de très loin les histoires de la création du monde, mon ami est mort, il est mort beaucoup trop tôt, il est mort dans la montagne, d'une mort qui était tout sauf naturelle, beaucoup trop jeune et en solitaire, haut dans la montagne, en un lieu qu'il aurait pu choisir, qu'il avait peut-être choisi, car le lieu avait le nom de la mort, il est mort un couteau, son propre couteau dans le cœur et personne, jamais, personne n'a su ce qui avait bien pu se produire dans la vie de mon ami pour expliquer d'une manière ou d'une autre ce destin car mon ami, bien que de grand savoir, était taciturne et timide, c'est tout juste si je savais qu'il avait une mère, de père je n'ai jamais entendu parler ni de frère ni de

sœur, jamais de famille d'aucune sorte, si bien que mon ami faisait parfois figure d'homme sans attaches ce qui lui allait bien tant mon ami rejetait toute sorte d'entraves et de liens, particulièrement ceux qui ramènent à la communauté, donc à la famille, particulièrement ceux qui se rattachent aux notions communes employées chez nous pour nous décrire et nous rassembler telles que progrès, bien-être, culture, civilisation, puisque mon ami professait avec acharnement, pour ne pas dire avec rage, mais aussi avec discernement et gentillesse, un autre arrangement des valeurs que résume très bien cette citation lumineuse qu'il avait placée en tête de l'un de ses livres :

La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition. C'est un second édifice bâti avec les décombres du premier.

Chamfort, *Maximes et pensées*, 8.¹

... pour ce qui à trait à l'envie de manger l'autre qui règne au sein des familles, certains se référeront à la pesanteur diabolique qui nous concerne tous, pesanteur qui trouve sa source dans le besoin de se protéger d'une nature que l'on estime hostile, pour ainsi dire par nature, une nature contre laquelle, pour ainsi dire par nature, il s'agit de se défendre de manière à pouvoir se multiplier et prospérer ainsi qu'il est dit dans de trop nombreux textes où est affirmé et réaffirmé que *croître et se multiplier* serait, pour ainsi dire par nature, notre nature, axiome qui apporte, comme un corollaire, pour ainsi dire naturel, l'idée qu'au nom du *croître et multiplier*, le plus fort aura toujours raison, que, pour ainsi dire par nature, il se trouve une sorte de morale naturelle qui justifie à la fois l'axiome du *croissez et multipliez* et l'usage de la force puisque, sous le soleil, et plus loin encore, nous sommes

1 In *Déluges et autres catastrophes, mythes d'Amazonie et de Nouvelle-Guinée*, Alain Monnier, Éditions Slatkine, Genève, 1999. (A noter que cette citation de Chamfort est inexacte ! Le texte exact dit : *sa décomposition et sa refonte complète.*)

contraints de défendre notre croissance et notre multiplication contre tout ce qui existe, puisque, à notre image, tout ce qui existe serait régi par un *croissez et multipliez* ce qui, la place étant limitée, déboucherait tout naturellement sur une série d'épreuves de force, de confrontations et de chocs auxquels se résumeraient l'histoire et même l'univers, la biologie et l'existence spirituelle des communautés, et donc des familles, l'impératif du *croissez et multipliez* étant partagé par toutes les créatures existant sous le soleil et plus loin encore : l'être humain, bien sûr mais aussi la fourmi, l'éléphant, le démon, le crocodile, la pierre, la lave, l'eau, la pluie, la tristesse, la colère, l'ennui, les habitants des étoiles que nous n'avons pas encore rencontrés, le toboggan de plastique pour enfants et même le bousier des Andes, sympathique et travailleuse créature qui croît et prospère grâce aux bienfaits de la crotte de lama, sa valeur nutritive, la fiabilité parfaite dont elle fait preuve en tant que matériau de construction, sa dimension esthétique et la perfection de ses fibres riches en vitamines essentielles, sympathique créature, oui, mais notre propos n'est pas de faire l'éloge ni du bousier des Andes ni de la crotte de lama ni même des vitamines, notre propos est de parler de l'envie de dévorer l'autre qui règne dans les familles et que d'autres que nous ont désignée sous d'autres noms comme l'a fait le psychiatre anglais Ronald D. Laing en décrivant, dans son ouvrage *La politique de la famille*², ce qu'il nomme *l'effort de rendre l'autre fou* ...

... mon ami, le pourvoyeur de mythes, le gentil intervieweur des îles et des forêts, mon ami le navigateur, la lampe d'Aladin, celui qui interrogeait, mon ami empli d'histoires, mon ami décédé beaucoup trop tôt, mon ami retrouvé le visage dans l'eau d'un fleuve, mon ami avait des envies d'ailleurs, profondes envies, profond ailleurs, mon ami qui fit des séjours répétés dans les raides montagnes des Haràkmbet du Pérou,

2 *La politique de la famille*, Ronald David Laing, Stock 1979

dans la forêt vierge des Indiens Bororo d'Amazonie et dans les plaines et les vallées, les jungles et les collines des Papous

de Papouasie-Nouvelle-Guinée, mon ami avait un tel besoin d'ailleurs qu'aux yeux de qui avait l'habitude de se poser des questions il était clair, il était certain qu'une pierre d'ailleurs se trouvait en lui, enfoncée en lui, une pierre, une lame, une mèche qui faisait de lui un habitant de contrées encore inconnues, lointaines, inatteignables, distance, éloignement qui lui permettaient de lire, dans l'air du temps, dans la trajectoire de la planète, dans le vol des oiseaux, dans la disposition de la poussière sur le seuil de sa porte ou dans les taches à la surface d'un champignon, lui procurant le don de connaître l'avenir, de voir le désastre qui s'avavançait, ceci quoique de son temps les sécheresses à répétition suivies par des inondations dévastatrices ne s'étaient pas encore produites comme elles devaient le faire à peine quelques années plus tard mais ce n'étaient pas les sécheresses à répétition ni les inondations dévastatrices que voyait mon ami, il voyait bien plus large, il voyait l'inanité de la distribution des pensées et intérêts telle que l'histoire et le genre humain l'avait organisée, il voyait que, à cause des strates et cavernes placées dans l'esprit humain par l'histoire et le genre humain, le désastre était déjà là, que nous y vivions, que le désastre était notre maison, que le désastre était un vaste palais, une suite infinie de pièces dans lesquelles nous vivons, il le lisait dans les histoires que lui racontaient les Indiens Haràkmbet du Pérou, les histoires de la création du monde, les histoires de déluges et d'œufs de crocodile des Indiens Bororo d'Amazonie, les histoires de jumeaux mangés par leur père déféquant bientôt le monde des Papous de Papouasie-Nouvelle-Guinée, histoires qu'il savait, dans leur nature, semblables à celles que l'on racontait ailleurs, que l'on racontait chez nous, que l'on racontait partout, car l'homme, s'il est poète, s'il est lézard, l'homme au sang glacé et aux petits pieds verts est aussi friand de toute sorte d'histoires et c'est là que vivait mon ami, là dans les histoires et les histoires d'histoires, là qu'il vivait et ce nuage qu'il devait avoir dans

le cœur ...

... si c'est de porter un nuage enfermé dans son cœur qu'est mort mon ami, sa trop courte vie aura du moins permis deux choses: d'abord, c'est grâce à lui que je sais que c'est un honneur, lorsque l'on a été élevé au sein d'un peuple cultivant le goût de la chair humaine, un honneur que d'être choisi pour être dévoré, or, si je me demande encore ce qui pouvait bien à ce point fasciner mon ami dans ces histoires horribles, j'en ai, quant à moi, tiré la leçon que l'homme, chair glacée, petits pieds verts et nuage au cœur, que l'homme lézard qui sans fin cherche à se réchauffer, que l'homme lézard et poète à la fois tire un plaisir profond, un véritable et grand plaisir, à servir sa communauté, à servir de nourriture, graisse et muscles, chair et moelle, rongé, mâché, sucé, avalé, en brochettes, bouillon ou ragoût, un grand plaisir à servir, à servir sa communauté, c'est-à-dire sa famille, avant sa mort, après sa mort et par sa mort, si bien que la faim des familles, qui pousse les familles à avaler tout ce qui voudrait pousser en son sein, si bien que l'aberrante dévastation qui a sa source au sein des familles n'est pas le seul phénomène, pas la seule poussée, pas le seul maelström, pas la seule cause en cause ici, il y a encore, il y a aussi le plaisir de l'homme mangé, la satisfaction et l'envie d'être défait, cru ou cuit, de s'intégrer, os, ongles, filet, cuisses, cervelle, poumons, rate et foie, dans le corps de la communauté, que ce soit sous la forme du ventre de la fille de la tante du troisième mari de son fils ou sous celle de celui de la grand-tante de l'arrière-petit-cousin par alliance du neveu de la première épouse de son grand-oncle, ce qui me fait dire que les rédacteurs de la Constitution du pays dont je porte le passeport savaient ce qu'ils faisaient, lorsqu'ils formulèrent dans leur solennel préambule que *seul est libre qui use de sa liberté*, injonction et avertissement à la fois, peut-être, ces pères de la Constitution de mon pays avaient-ils eu vent des pratiques cannibales, qui sait, peut-être étaient-ils eux-mêmes amateurs, initiés ou versés dans l'art de la préparation et de la dégustation de la chair humaine, peut-être, qui sait, tout

est possible, cependant les rédacteurs de la Constitution de mon pays ne font pas plus partie de mon propos que ne le faisaient le bousier des Andes ou les vitamines et il reste que, lorsque je songe à cet ami, mon ami trop tôt disparu, homme de savoir, taciturne et timide, cuisinier qui n'en était pas un mais pensait l'être, grand spécialiste des mythes mais aussi des champignons, que lorsque je fais revenir le souvenir de mon ami, que je revois l'éclat moqueur de ses yeux, qu'alors je sais qu'il existe dans le palais du désastre où nous nous sommes si bien et si facilement installés, dans les mille pièces chauffées, dans la grande enfilade de salles confortables du palais de la catastrophe, qu'il existe la possibilité de garder les yeux ouverts, de marcher, tel un aveugle aux yeux brûlés mais visionnaire, à travers les enfilades des salons de la débâcle, quitte à finir son propre couteau dans le cœur, le visage dans l'eau d'un fleuve mais du moins personne ne pourra venir nous dire que nous ne savions pas ...

TONNAC

Claire Von Corda

Il s'est suicidé à l'étage. Ou en bas, je ne sais plus.

On devait y aller pour tondre l'après-midi mais quand on est arrivé avec Jean-Charles il était trop tard il faisait trop noir. On n'aurait jamais dû manger chez Margot le midi non c'était au resto, je ne sais plus, bref on n'aurait jamais dû partir si tard le matin parce que avec le temps de trajet le repas la balade quand on est arrivé chez Fabien forcément il faisait déjà nuit. Et forcément on ne pouvait plus tondre. J'avais pourtant dit à Jean-Charles, j'avais dit, non par contre je ne dors pas dans la maison. Et là, on arrive. Et il faisait nuit. J'ai pensé prendre une chambre à l'hôtel, j'y ai pensé, mais Jean-Charles me dit, « tu ne vas quand même pas prendre une chambre ».

Quand je suis entrée dans la maison je t'assure j'ai senti le truc je l'ai senti là droit dans le cœur le diaphragme ça s'est resserré une pression un poids quelque chose s'est coincé.

Il s'est tué à l'étage. Ou en bas, je ne sais plus.

Je lui avais dit à Jean-Charles, j'avais dit, non par contre je ne dors pas à l'étage. Il y a les fusils je les ai vus suspendus toujours là alignés. Pas l'étage, non. Alors mon frère a proposé de poser un matelas dans le salon y avait plus de meubles en

bas on pouvait bien en mettre un pour la nuit.

Quand on est arrivé avec Jean-Charles mon grand frère quand on est entré dans la maison il faisait tellement sombre à l'intérieur tu n'imagines pas la nature avait repris le dessus. Y avait des toiles d'araignée de la mousse de la poussière, je ne sais plus, on n'y voyait rien. Le jour de l'enterrement j'avais pas autant ressenti ça mais là avec la nuit et toutes ces toiles d'araignée quand je bougeais le bras j'en enlevais plein – la nature avait repris le dessus. C'était lugubre. D'un lugubre avec les ampoules à basse tension on n'y voyait rien et les toiles d'araignée. D'un lugubre. Comme si on était dans sa tête voilà dans sa tête. C'était d'un noir. Les anciens disent enfin il paraît que notre intérieur reflète notre, c'est quoi le mot, comment on dit, notre personnalité notre psychisme oui ben là j'avais de la peine parce que je l'ai vu son intérieur je l'ai vue sa peine.

Et puis je n'arrivais pas à dormir je fermais mes yeux me forçais à les fermer mais mon cerveau tu vois il ne s'arrêtait pas je pensais, je ne sais plus à quoi, pensais mais mon cerveau n'arrêtait pas, jamais.

Et la chaleur une chaleur impossible des gouttes je transpirais c'était vers dans la nuit vers deux heures, je ne sais plus, la chaleur toujours.

Sa maison c'était son cerveau. C'était noir. D'un noir c'est ça j'étais dans sa tête dans le cerveau de Fabien le dernier de nous cinq.

Ça se voyait en entrant qu'il avait abandonné je ne sais même pas s'il l'avait déjà tenue sa maison si ça avait pu déjà l'intéresser – en fait il n'en pouvait plus je crois. Il s'en foutait. La tapisserie au plafond la tapisserie sombre je voyais à peine les petites fleurs imprimées ça n'avait jamais été lavé ça. Quand on s'installe on refait on nettoie ou on choisit, je ne sais pas moi, en fait c'est ça il s'en foutait il a acheté la

maison. Il s'y est laissé mourir.

J'ai demandé à Jean-Charles si ça ne le dérangeait pas qu'on mette la télé il y avait trop de silence ça me tapait les oreilles la télé pour m'aider à trouver le sommeil pour avoir une présence quelque chose une connerie n'importe quoi c'était BFM. Et puis bon vers minuit Jean-Charles il me dit, « allez, on dort maintenant, on éteint ».

Je ne voulais pas mais bon j'ai fermé les yeux et je me suis blottie contre lui. Il a une ferme avec sa nouvelle femme. La femme de mon frère elle a vingt-cinq ans de moins que lui et lui il a cinq ans de plus que moi. J'ai fermé les yeux mais mon cerveau sans arrêt ça continuait mais qu'est-ce qu'il pouvait me faire à moi Fabien maintenant qu'il était mort ? Mon frère. Qui me ressemble. Il me hantait déjà.

Les médecins légistes ont retrouvé la balle le flingue de son stand de tir. Juste avant il avait dépensé plein d'argent on l'a vu sur son relevé bancaire des tonnes et des tonnes d'achats. Pour des trucs des fringues. Il avait tout organisé aussi et rangé ses papiers tout était en ordre les documents de la maison le notaire les choses comme ça pour la vente tout classé. Comme pour me rassurer m'aider. Même après. Il avait pensé à tout je n'avais rien à faire il ne s'était jamais marié tu sais.

Mais là en bas dans le salon avec la chaleur je l'ai entendu oui vers minuit minuit trente peut-être plus tard je dormais mal je ne dormais pas ou vers quatre heures je l'ai entendu je déraille des bruits à l'étage des pas j'invente je l'entendais. Un long souffle. Je ne voulais pas regarder « tu dors » j'ai demandé à Jean-Charles il me dit que non. Je peux pas je lui dis j'y arrive pas.

Alors il a rallumé la télé mon grand frère. Qui me ressemble.

On a habité longtemps ensemble tu sais maintenant il a sa vie. Et là la lumière de l'écran la présence de BFM, je me souviens, BFM me berçait je me suis assoupie deux heures peut-être. Je n'ai pas osé lui parler des bruits s'il les avait

entendus parce qu'il ne dormait pas non plus au moment du souffle il ne dormait pas.

Au matin, il avait plu.

Quand j'ai ouvert les volets, en grand, la fenêtre du salon, il faisait beau, l'herbe du jardin était arrosée, odeur de terre mouillée, ciel dégagé, l'air pur, le soleil éclairait tout, ça faisait comme dans les films heureux, tu sais, la publicité, on ouvre les volets, et ça s'allume, j'ai vu les plantes vertes, les fleurs, les arbres sur le côté, les graviers dans le chemin, et puis en face, l'horizon, large et ouvert, sur le grand écran bleu, un panneau fluo, tu vois, un tableau vierge, rien d'écrit dessus, tout à tracer, j'ai respiré, dans ma poitrine j'ai pris une grande bouffée d'air, ça m'a fait un truc, comme si, en ouvrant les volets, son fantôme, à Fabien, sa mémoire, elle s'était envolée par la fenêtre, un oiseau s'est posé sur les branches, il m'a regardée, tu sais les petits moineaux, qui picorent les brindilles au matin, il y en avait quelques-uns, peut-être dans le lot il y avait Fabien, ça m'a plu de le croire, avec le beau temps, la chaleur et tout, le week-end, c'était joli l'été, j'ai presque eu le sourire.

Mais Jean-Charles m'appelle. Il veut savoir où j'ai rangé notre sac. En me retournant je le vois dans le fond du salon la couverture contre son ventre, il se débat pour plier droit debout le matelas au sol, carrelage bordeaux ou anthracite, sombre quoi dans le fond de la pièce un caveau ça me glace me saisit et aussitôt me retombe dessus. La peur la tristesse. Même avec la fenêtre ouverte le chant des oiseaux le soleil rien n'entre. Il fait froid dedans. Je regarde mon frère, on est vieux maintenant, la vie est passée nos meilleures années. J'ai envie de le serrer contre ma peau fripée mes mains usées le serrer contre mon cœur mes angoisses. Lui a encore sa femme son petit ; moi mes filles sont grandes mariées. Mon Richard

est parti on me l'a enlevé trop tôt je suis vieille maintenant je suis finie moi. Seule.

Je regardais mon grand frère se débattre à ranger tout bien, pour pas que je le fasse, j'ai eu froid.

Et au centre de la pièce près de la télé éteinte les toiles d'araignée au-dessus je dis viens on part on fait les deux papiers on part d'ici. Vite Jean-Charles.

Mon frère dit ok. On a démarré à dix-sept heures.

JUSTE UN MAUVAIS MOMENT

Florent Arc

Quand je suis rentrée à la maison, il y avait une femme garée devant chez nous. Je ne l'avais jamais vue mais elle ressemblait à ma mère, à toutes les femmes du quartier. Une quadragénaire banale engluée dans sa vie de famille. Un monde qui flotte en attendant que quelque chose d'intéressant arrive. Mais ici rien n'arrivait jamais.

Elle m'a dévisagée avec un drôle d'air avant de démarrer. Sa voiture a remonté la rue et le silence est retombé sur le quartier. Je suis restée là un moment, à contempler ce copier-coller de maisons de banlieue avec leur portail blanc, leur allée en gravier, leur garage, leur pelouse bien tondue. Ici, les habitants n'étaient ni heureux ni malheureux. Des vies sans histoire ni émotion.

Ma maison était identique aux autres. Je me disais souvent que si j'entrais dans n'importe quelle baraque j'y trouverais la même chose que chez moi. Quatre murs, un toit et au milieu des gens qui ne savent pas ce qu'ils font là. Une famille, mais avec rien dedans. Des humains qui vivent ensemble parce qu'ils sont censés le faire et c'est tout.

Dans l'entrée la gamelle de mon chat était pleine. J'ai jeté mon sac sur mon lit et j'ai fait le tour de la maison. La chambre

de mes parents était ouverte, le lit encore défait. Une odeur de shampoing flottait dans la salle de bains.

Mon père était assis dans le canapé du salon. Les mains sur les cuisses, il fixait la table basse devant lui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il a levé les yeux sur moi.

— Rien, il a répondu. Je fais rien. Et toi ?

— Je cherche le chat.

J'ai contemplé son air perdu, son pantalon qui laissait voir ses chaussettes remontées jusqu'à mi-mollet, sa calvitie et son ventre bedonnant, et pour la première fois de ma vie j'ai eu pitié de mon père.

— Tu l'as pas vu ?

— Vu quoi ?

— Laisse tomber...

Je suis sortie dans le jardin. Le soleil faisait des taches sur la pelouse. En respirant l'odeur de l'herbe coupée, j'ai eu l'impression de redevenir une petite fille. J'ai fermé les yeux en essayant de n'être plus qu'une enfant avec un monde simple, les parents et les jeux, les dimanches ensoleillés et les petits-déjeuners au lit. Je ne sais pas si ça venait de moi, de mes parents ou de ce quartier, mais ces sensations de bien-être familial me faisaient l'effet d'un vieux rêve à demi effacé.

J'ai trouvé mon chat dans sa cachette habituelle, à l'ombre d'un massif de fleurs. Il était étendu sur le côté, la gueule entrouverte. Sa poitrine se soulevait et retombait par mouvements saccadés. Je me suis mise à crier.

Mon père a mis un moment à arriver.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Quoi, qu'est-ce qui se passe ? Tu vois pas qu'il est en train de mourir !

Mon chat a poussé un bref miaulement et a laissé retomber sa tête dans l'herbe.

— Faut l'emmener chez le véto, j'ai dit.

Mon père s'est contenté de regarder le chat en silence.

— Papa !

— D'accord, il a dit doucement. D'accord.

Je suis montée dans la voiture, mon chat sur les genoux. Mon père nous a rejoints et a mis le contact. Tous ses mouvements me paraissaient affreusement lents.

— T'es sortie plus tôt aujourd'hui, il a dit.

Ce n'était pas vraiment une question, pas vraiment une remarque non plus.

— La prof de maths était pas là.

— Ah... ! Je demande parce que d'habitude tu rentres à seize heures trente.

— Qu'est-ce que ça peut faire l'heure où je rentre ?

— Rien. C'était juste pour parler.

Ce chat, il n'en avait jamais rien eu à faire. Quand la voisine avait eu une portée et que j'avais supplié mes parents de garder un petit, ma mère m'avait fait un sermon sur la responsabilité qu'il y avait à s'occuper d'un animal. Mon père avait haussé les épaules. Chat ou pas, ça ne faisait aucune différence pour lui.

Le trajet m'a paru interminable. Le monde défilait derrière les vitres, les maisons identiques alignées en bord de route, les familles en voiture, les gamins qui jouaient au foot. Je sentais le poids de mon chat sur mes cuisses, la chaleur de son corps.

La salle d'attente du cabinet était pleine. Un caniche avec une patte dans le plâtre, un chat miaulant dans sa boîte, un chien au cou prisonnier d'une collerette. Et autour des humains inquiets, fatigués ou indifférents.

Toutes les deux minutes, mon père jetait ce qu'il pensait être un coup d'œil discret sur son téléphone. Lorsqu'il s'est aperçu que je l'observais, il a rangé son portable avec un sourire coupable.

— J'attends un coup de fil du boulot.

— T'en as rien à foutre, pas vrai ?

— Quoi ?

— Laisse tomber.

J'ai attendu en caressant mon chat. Il respirait de plus en plus faiblement. De temps en temps, il essayait de bouger mais son corps semblait ne plus répondre.

Le vétérinaire a fini par venir nous chercher. Il avait à peine commencé l'examen que le téléphone de mon père s'est mis à vibrer. Il s'est levé d'un bond, a bredouillé des excuses et est sorti pour répondre. J'aurais voulu que ce soit lui à la place de mon chat, étendu et agonisant sur un lit d'hôpital. Peut-être que ma mère aurait daigné se déplacer, elle qui se vantait toujours d'être si prise par son travail.

Quand il revenu, quelques minutes plus tard, son regard était éteint. Il est retourné s'asseoir à pas lents, le visage sans expression.

Le vétérinaire s'est tourné vers nous et a croisé les bras sur sa poitrine. Avant même qu'il ne dise qu'il était désolé, j'ai compris ce qui allait se passer.

Ça n'a pas duré longtemps. Le vétérinaire avait des gestes doux. J'ai tenu mon chat contre moi jusqu'au bout en me retenant de pleurer. Il ne bougeait pas. Son cœur cognait doucement contre mes paumes. Puis, d'une seconde à l'autre, il a cessé de battre.

De retour dans la voiture, je me suis sentie vide. Je tenais la boîte sur mes genoux sans pouvoir m'empêcher de la caresser. Le soleil se couchait, une lumière rouge descendait derrière les immeubles. Des oiseaux s'envolaient des fils électriques. On n'avait toujours pas démarré. Je me suis tournée vers mon père et je me suis rendu compte qu'il pleurait. Les mains agrippées au volant, le visage secoué de spasmes, il pleurait en silence.

J'étais incapable de bouger. Je ne me rappelais pas avoir jamais vu mon père en larmes. Je l'ai regardé hoqueter sans un bruit, la bouche plissée, puis j'ai posé une main sur son genou.

— Ça va aller, papa. C'est juste un mauvais moment à passer.

Il sanglotait sans répondre.

— Ce chat, c'était un peu la famille.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, mais ça m'a fait du bien, et sans doute à mon père aussi. Il a fini par se calmer, s'est essuyé les yeux en reniflant. On a roulé sans parler mais ce n'était pas comme à l'aller. Bizarrement, je me sentais plus proche de lui.

La nuit tombait, les premiers lampadaires s'allumaient dans le quartier. Les fenêtres découpaient des carrés de lumière sur les maisons, et je me suis demandé ce qui se passait derrière, ce que ressentaient les ombres dessinées en contre-jour. Maris et femmes, parents et enfants, frères et sœurs, tous à devoir vivre les uns avec les autres, quoi qu'il arrive, et peut-être qu'au fond ce n'était pas si terrible.

Après avoir garé la voiture, on est restés un moment sans bouger. Je n'avais pas le courage de me lever. Mon père s'est éclairci la voix.

— Y'a quelque chose que je voudrais te dire.

Son visage était indistinct mais je voyais ses yeux briller dans l'obscurité.

— Ta mère et moi, on a toujours essayé de faire de notre mieux. Enfin, comme tout le monde, je suppose. Mais tu sais, parfois, les choses...

Il s'est interrompu, tête baissée.

— Quoi ?

Un couple est passé dans la rue. Ils se tenaient la main, la femme riait. Mon père a secoué la tête avec un soupir.

— Rien, oublie ça. Tu sais où tu veux l'enterrer ?

— Au fond du jardin, près du prunier.

— Je m'occupe de creuser, je t'appellerai quand ce sera prêt.

Il est descendu de la voiture, a décroché une pelle de l'établi

et est sorti du garage. J'aurais voulu l'accompagner mais je ne m'en sentais pas la force. Je suis remontée dans la maison, la boîte dans les mains.

Ma mère avait la tête penchée sur la cuisinière. Ça sentait l'ail cuit au beurre et la viande grillée, mais j'avais l'impression que je ne pourrais plus jamais rien avaler.

— Où vous étiez passés, tous les deux ? Vous auriez pu prévenir, je rentre du boulot et je trouve la maison vide...

Sans attendre ma réponse, elle a sorti les assiettes du placard, a ouvert un tiroir dans un grand cliquetis de couverts.

— Et vous avez oublié votre thé, il est froid.

— Je bois pas de thé.

— Ton père est pas avec toi ?

— Il est dans le jardin.

Elle a levé les yeux au ciel.

— Il se met à jardiner la nuit, maintenant... Et ta journée ? T'as rien à me raconter ?

J'ai regardé les tasses de thé sur la table de la cuisine, et tout à coup ça m'est tombé dessus. Ça paraissait si simple à présent. J'ai pensé à mon père en train de creuser la tombe dans le noir, et j'ai failli fondre en larmes.

J'ai quitté la cuisine en serrant la boîte contre moi. Je ne savais pas où aller, mais n'importe où plutôt que dans cette maison.

Je me suis arrêtée devant la porte vitrée du salon. Une voiture était arrêtée dans la rue. Un homme en est descendu et s'est penché à la fenêtre. À la lueur du lampadaire je distinguais la silhouette d'une femme à l'intérieur. Ils se sont parlé un moment, puis l'homme a fait un geste d'adieu et la voiture s'est éloignée. Elle a tourné au croisement. L'homme est resté immobile sur le trottoir, les mains dans les poches, à regarder l'endroit où la voiture avait disparu. Puis il est rentré chez lui.

ÉPARPILLÉE

Francois Fournet

Je cherche son visage dans l'album photos composé un an après son décès. Cent vingt-trois photos. Je ne la reconnais pas sur la plupart. Ses figures y sont des tableaux embellis, imperméables. Ma mémoire glisse dessus. C'est seulement lorsque la maladie sape ses traits que mes souvenirs s'y plantent. Ceux-là desquels je peux dire :

— C'était ma mère.

Lorsque ses cheveux sont prématurément blanchis et que son regard alourdi regarde l'objectif, triste et confus. Qu'on y trouve cette surprise déçue devant un réel éternellement neuf mais toujours terne. Alors, je jure pouvoir l'entendre demander :

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

À propos d'un objet rencontré mille fois. Un fruit, un meuble, la ceinture de sa voiture :

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Elle l'examine, le tourne et l'éprouve. Les mots s'embouteillent dans sa bouche, ses neurones manquent leur connexion et rendent le son d'une radio sur la mauvaise fréquence :

— *Grzzt crrts* – oh ! mince, alors...

Exactement ça : *Grzzzt crrts*, avant de pousser une exclamation énervée. Elle ne jurait que rarement, ça lui est venu avec la maladie. Ces mots qu'elle se refusait à prononcer et qu'elle voulait encore moins dire qu'entendre, ils sont finalement restés le plus longtemps. Ce qui avait effondré mon grand frère lorsqu'elle lui avait lancé :

— Petit enculé !

Ça n'avait jamais passé le seuil de ses lèvres. Avant, s'il lui arrivait de lâcher un « Merde ! » elle se corrigeait sur-le-champ :

— Merde – credi !

Elle riait de son jeu de mots pudique. Les mots moches, elle les avait effacés toute sa vie. Elle avait horreur des jurons. On a toujours beaucoup juré, mes frères, mon père et moi. Quand elle ne nous les a plus reprochés, ils se sont faits plus rares. Lorsqu'elle a commencé à répéter ceux qu'elle nous entendait encore nous lancer, nous n'en avons plus dit. On les a bannis, nous aussi.

C'est de ses jurons que je me rappelle. De ces mots qu'elle avait gardés si bien cachés qu'ils n'existaient plus, et qu'à la fin elle ne songeait plus à garder scellés. De ses tentatives :

— *Grzzzt crrts*.

Puis :

— Fait chier, bordel !

Quand je vois ces vieilles photos, où ce qu'elle vient de faire est plus qu'un vague souvenir et qu'elle ne doit pas encore consigner jusqu'à ses tickets de restaurant et de caisse pour se remémorer ce qu'elle a mangé, où sa voix ne chevrote pas et ne cherche pas les termes, je ne la trouve pas. C'est peut-être elle, mais le visage n'est pas le bon. C'est une doublure, inaffectée. Une qui corrige encore *merde* en *credi*. Une doublure que j'ai oubliée au profit de ton vrai visage qui ne se contenait plus et se laissait couler.

C'est de tes joues qui n'étaient plus douces parce que tu

mangeais les oranges avec la peau. Des grimaces qui n'en étaient plus. Du contour de tes yeux que les neuroleptiques alourdissaient. Tes paupières que les pleurs rougissaient. Tes larmes dont tu ne trouvais plus la raison.

Tu regardais la télé dans ta pièce et j'étais venu m'asseoir à tes côtés. C'était un téléfilm qui retraçait les émeutes de mai 1967, en Guadeloupe. On y voyait une femme qui pleurait la mort de son fils aîné. L'actrice ressemblait beaucoup à mamy. Tu n'avais pas cillé, ton visage était statufié puis soudain, tu pleurais. De grosses gouttes qui roulaient avec indifférence sur tes joues irritées par les oranges. Des larmes qui bombaient tes yeux que tu ne clignais pas pour les chasser. Tu dévisageais cette femme qui aurait pu être ta mère mais ta mère n'existait déjà plus. Je t'avais demandé :

— Maman, tu pleures ?

— Je pleure ?

Tu avais touché tes yeux et regardé tes doigts mouillés. Tu t'étais essuyé la figure contre ton épaule puis redirigé vers la télé.

— Pourquoi tu pleurais ?

— Je sais pas.

J'étais sorti, je n'arrivais plus à respirer. Les larmes continuaient de couler sur ton visage, à la vue de ce souvenir invisible, qui allait fouiller une mémoire morte.

Je l'emmenais promener. Les médecins disaient qu'il lui fallait marcher pour ne pas perdre trop vite sa motricité, et sortir de chez elle pour enrayer la dégringolade de sa cognition. Lui donner à voir un carré plus large du monde pour qu'il ne disparaisse pas.

Je me suis démené pour trouver des trajets que nous pourrions emprunter à Paris. Je nous évitais le métro, elle n'aimait plus le métro. Elle ne l'avait jamais aimé. Nous

marchions depuis la gare du Nord. Elle aimait Pigalle et le criard de ses devantures. Quand nous marchions ensemble, elle gardait mon bras au creux du sien et me tenait proche d'elle. Que lui étais-je alors, dans le labyrinthe de son cerveau que nous voyions s'atrophier sur les scanners, d'un mois à l'autre ? Étais-je encore son fils ? Me prenait-elle pour mon père ? Pour le sien ? Je me dégageais d'abord de son étreinte, mais elle m'y attirait chaque fois de nouveau. J'avais fini par m'y faire. Dans la rue, les passants nous observaient, impudiques et intrigués. En nous croisant ils se rassuraient. J'étais son fils. C'était marqué sur nos visages. Pour ces gens que je ne connaissais pas, qui auraient pu mourir anonymes juste sous mes yeux, j'étais son fils.

C'est injuste.

Dans les yeux de ma mère, je ne savais plus tout à fait qui j'étais. Elle me fixait, remarquant les œillades qui s'accrochaient à nous, et me disait :

— Tout le monde te regarde, tellement que tu es beau.

Je tentais de dégager mon bras qu'elle tenait fort contre son flanc, mon bras qui aurait pu être celui de son amant, son mari, son père – peut-être moi. C'est injuste.

Alors que nous remontions vers les hauteurs de Pigalle, elle avait tiré sur ma main et s'était arrêtée, la figure baissée. Comme elle ne s'y décidait pas, j'avais relevé son visage face au mien. Ses yeux étaient noyés d'effroi.

— Maman, qu'est-ce que tu as ?

— J'ai peur.

— Peur de quoi ?

Elle secoua la tête.

— Je sais pas. Je sais pas je sais pas je sais pas.

Nous nous étions assis à une terrasse. Elle avait lu le menu plusieurs fois, et chaque fois que je demandais :

— Alors, qu'est-ce qui te tente sur la carte ?

Elle me répondait :

— La carte ?

J'avais procédé par élimination :

— Tu veux quelque chose de chaud ou de froid ?

— De chaud.

— Sucré ou pas trop ?

— Sucré !

Puis elle avait ri et m'avait grondé :

— Je suis pas une gamine, hein.

J'avais serré sa main dans la mienne :

— Je sais bien mais c'est pour être sûr. Et tu voudrais du chocolat ?

— Ah oui, alors !

— Voire même un peu de chantilly ?

Elle avait acquiescé, ravie. La serveuse avait déposé devant nous un chocolat viennois et un espresso. Je l'ai prise en photo, à ce moment-là. Ses épaules y sont voûtées mais son sourire est radieux au-dessus de sa tasse. Elle avait plongé sa cuillère dans la chantilly et l'avait portée à ses lèvres, qui s'y étaient refermées avant de se brouiller. Je m'étais inquiété :

— Qu'est-ce qu'il y a, c'est pas bon ?

— Si. Si-si.

Elle s'était caché la figure entre les mains. Puis elle en avait détaché une de son visage pour serrer mon poignet. Le serrer fort, très fort et, d'une voix inaudible :

— J'ai peur. Je vais disparaître, je ne veux pas disparaître.

Un an plus tard, elle ne parlait plus. Les médecins disaient que c'était allé trop vite et qu'il devait y avoir une autre maladie à l'œuvre. Mais ils n'ont jamais fait d'analyses complémentaires. Ça n'en valait plus la peine. Elle n'était déjà plus tout à fait une patiente.

Dans sa maison, elle errait. Elle se voyait dans les miroirs dont elle avait autrefois assemblé les cadres, composés de fragments de mosaïque et de restes de coquillage, brisures de verre, capsules de bouteilles, glanés en souvenir de voyages

et promenades. Pas un mot. Pas un geste. Une moue dégoûtée, peut-être. Celle qu'elle avait devant les photos qui ne lui évoquaient plus rien, des visages qui s'y figeaient et n'étaient plus à personne.

Les mots se sont évanouis.

Sa motricité l'a quittée.

Puis le reste.

Elle est couchée sur le lit d'un EHPAD. Nous allons la voir et lui parlons, sans réponse. On finit par se taire. Nous empilons les oreillers dans son dos, ses yeux toujours écarquillés regardent droit devant elle et nous tenons dans leur cadre, pour une photo où nous n'apparaissions plus.

IMITATION BOIS

Emna Zina Thabet

Sa grand-mère disait toujours « Dans le doute, prends une boîte de chocolats, les gens sont parfois allergiques aux fleurs et puis ça fane vite. Avec une boîte de chocolats, ils seront contents et, au pire, ils pourront la refourguer ailleurs. » Sabine avait donc suivi le conseil de sa grand-mère et s'était arrêtée chez un chocolatier avant d'arriver.

Elle n'avait pas prévenu qu'elle viendrait et ne savait pas s'ils seraient à la maison. Elle s'était mis dans la tête qu'il fallait leur donner une impression de sérieux et s'était vêtue du seul tailleur qu'elle possédait. Celui qu'elle portait pour ses entretiens d'embauche. Elle était même chaussée d'escarpins à petits talons mais elle avait omis les collants car il faisait doux ce jour-là. Résultat, les chaussures lui entaillaient la peau des chevilles et elle devait faire un effort pour ne pas boiter.

Elle serra les dents en arrivant devant le portail gris, souffla un bon coup avant de sonner. La plaque *Attention, chien méchant !* était toujours là mais Sabine savait qu'il n'y avait pas de chien. Son père avait accroché cette plaque pour dissuader les gamins du quartier de jouer au ballon devant la maison. Son oncle avait dû la garder en s'installant dans le pavillon. Sabine se demandait s'il avait changé des choses à

l'intérieur.

La porte au bout de l'allée s'ouvrit et une femme trotta vers la grille. Elle avait le dos courbé, les cheveux courts et un gilet doudoune bleu pétrole. Maria avait toujours eu l'air d'une souris plus vieille que son âge. « Je suis désolée mais vos collègues Témoins de Jéhovah sont déjà passés hier. Je leur ai dit que nous n'étions pas intéressés », dit la souris.

« Tata Maria, bonjour ! C'est moi, Sabine. » La dame s'approcha de la grille. Sabine tira sur sa veste. Elle sentit le regard de l'autre qui s'attardait sur sa tenue, ses cheveux qui frissaient, ses cernes. Elle eut brusquement chaud. Heureusement qu'avec un tailleur noir, on ne voit pas les auréoles sous les bras.

La grille s'ouvrit avec un déclic glacial.

« Je ne t'ai pas reconnue... depuis le temps. Je ne savais pas que tu étais de retour. Je vais prévenir Pierre. Il est dans la cuisine. »

Sabine suivit sa tante dans la maison. L'entrée était désormais peinte en jaune safran. Une odeur de friture envahissait les lieux.

Sabine voulut se déchausser mais en voyant les petits lambeaux de peau arrachés sur ses chevilles, elle se ravisa. De la cuisine parvenait le bourdonnement sourd de la hotte, le crépitement de l'huile et les voix étouffées de Maria et de Pierre. Sabine avança et s'immobilisa à l'entrebâillement de la porte. Les voix s'arrêtèrent brusquement et Pierre se retourna, une écumoire dégoulinant d'huile à la main : « Sabine ! Ça alors ! C'est une bonne surprise ! Ça fait un bail ! » La jeune femme alla vers son oncle pour l'embrasser. « Ah ! zut, attends, j'en ai mis partout. »

De petites flaques d'huile brûlante brillaient au sol et Maria était déjà penchée par terre pour les éponger. Sabine recula

et remarqua que les tomettes avaient été remplacées par un lino imitation carrelage andalou. « Allez tous les deux dans le salon ! Je vais nettoyer et sortir les frites. »

Pierre s'essuya les mains sur le torchon qu'il portait sur l'épaule et quitta la pièce avec Sabine. Ils se dirigèrent vers le salon. Face au meuble télé, il y avait maintenant deux grands fauteuils de cuir rouge, de ceux dont on peut allonger le dossier et l'assise en appuyant sur un bouton. La jeune femme posa son sac à main sur les genoux. Elle se dit qu'il faudrait penser à sortir le ballotin de chocolats.

Pierre s'assit sur le fauteuil en face en grognant d'aise. Il avait l'air plutôt en forme et s'habillait comme beaucoup de retraités en vacances : une chemisette liberty et un chino couleur framboise écrasée.

Il regardait Sabine d'un air sérieux désormais.

— Alors, comme ça, tu es sortie. C'est gentil d'être passée nous voir. Comment vas-tu ?

— Ça va. Merci, tonton Pierre.

— C'est dommage que tu n'aies pas prévenu. On aurait dit aux enfants de venir déjeuner.

— Non, ne t'inquiète pas. Je ne passais pas loin et je me suis dit que j'en profiterai pour vous voir.

Pierre se tut puis regarda sa montre. Maria avait allumé la radio dans la cuisine. On entendait aussi des bruits de placard et de vaisselle. Elle était sans doute en train de dresser la table. Sabine pensa qu'elle devrait se jeter à l'eau, en parler tout de suite. Elle serra la bride de son sac, pinça ses lèvres gercées. Au moment où elle allait ouvrir la bouche, une sonnerie de téléphone retentit. Pierre se précipita sur la table basse couverte de catalogues, se mit à râler tandis que *La Lettre à Élise* carillonnait dans la maison.

« Pierre, ça sonne ! », glapit Maria. « Oui, oui, ça vient ! »,

répondit son mari en brandissant enfin le combiné. « C'est le numéro de ta sœur. Tiens ! » Pierre repartit dans la cuisine.

Lorsqu'il reparut, Sabine l'attendait, debout. « Je ne vais pas vous déranger, Tonton. Je voulais seulement récupérer l'urne. Tu m'avais dit que tu la gardais le temps que j'aie un peu mieux. Maintenant, ça va mieux. J'ai même retrouvé du travail. » L'homme aux cheveux gris se racla la gorge. « Oui, bien sûr. Je reviens », dit-il.

Sabine le regarda se diriger vers l'entrée et enfiler une paire de claquettes épaisses en plastique avant de sortir. Elle vit ensuite sa tête par les fenêtres du salon alors qu'il traversait le jardin vers le cabanon à outils. Elle se dit qu'il n'avait peut-être pas compris sa demande. Elle se leva et s'approcha de la cuisine pour en toucher un mot à Maria. Celle-ci chuchotait au téléphone, tournée vers l'évier. Sur la petite table de la cuisine, le couvert était mis : deux assiettes, deux serviettes, deux petits verres à pied et deux verres à eau. Sabine ne serait manifestement pas invitée à rester déjeuner.

Quelques minutes plus tard, Pierre réapparut. Il tenait à la main une sorte de vase marron muni d'un couvercle. Sabine alla à sa rencontre. Il lui tendit l'urne puis déclara : « On a pris un modèle aluminium imitation bois. Ils en avaient en céramique ou en marbre mais on a pris simple. On s'est dit que tu pourrais toujours choisir ensuite un modèle qui te plairait. »

Les mains de Sabine tremblaient. Elles étaient moites. Son cœur battait et elle n'arrivait pas à comprendre que son père tenait là-dedans. Pour elle, il avait toujours été ce géant qui la soulevait dans ses bras pour la faire tourner. Un géant qui fendait le bois avant chaque hiver et dont le rire faisait vibrer les fenêtres de ce salon.

Elle avait passé le jour des obsèques prostrée au fond du lit, le cerveau engourdi, à fixer les lattes du plancher. Les heures avaient défilé dans le brouillard et lorsque la nuit était tombée, elle s'était enfin mise à pleurer. Son oncle lui avait écrit un petit mot pour lui dire que la cérémonie avait été émouvante et qu'ils avaient tous eu une pensée pour elle.

Elle chercha le regard de Pierre. Il avait repris son torchon et s'essuyait méticuleusement les mains.

« Merci, tonton Pierre. Papa a toujours aimé la nature et son jardin. Je crois qu'il aurait aimé reposer près du cerisier. Il l'a planté quand je suis née. Tu crois que... »

« Pierre ! Ça va être froid ! »

La voix de Maria fit sursauter Sabine. Pierre tourna le dos pour lui répondre « Oui, oui, j'arrive. » Il fit face à Sabine : « Tu avais besoin d'autre chose ? »

La jeune femme sentit le poids familier d'une pierre lui couper le souffle et les mots. Lorsqu'elle leva les yeux, elle vit les deux retraités les bras croisés devant elle, l'air agacé mais poli de qui est pressé de passer à autre chose. Sabine sut alors qu'elle devrait vivre encore avec le poids de cette pierre et les heures de brouillard.

« Oh ! pardon, le temps passe. Je dois filer et vous devez passer à table. » Elle ouvrit son sac informe et essaya d'y enfoncer l'urne métallique tout en avançant vers la porte d'entrée. Rien n'y faisait, le couvercle dépassait, impossible de fermer ce foutu sac. Elle transpirait à nouveau en luttant avec la bride qui glissait de son épaule. Pierre la suivit pendant qu'elle clopinait dans l'allée. « Reviens nous voir à l'occasion. Prends soin de toi. Passe un coup de fil avant. » Ils s'embrassèrent devant la grille et Sabine se retrouva sur le

trottoir.

Elle s'accorda quelques instants de répit avant la marche claudicante jusqu'à la gare. Elle regarda le jardin ; le cabanon au fond, la petite haie bien taillée. Le cerisier n'était plus là. Il y avait désormais une dalle de béton avec un petit salon de jardin en résine grise. Ils avaient dû faire déraciner l'arbre ou le dessoucher, elle ne savait plus quel était le terme exact. Son père aurait su lui expliquer la différence.

Elle se souvint de la boîte de chocolats, qui prenait toute la place dans son sac. Elle avait oublié de la leur laisser. Tant pis, elle pourra peut-être la refourguer ailleurs.

NOËL À LA MER

Marion Corvez

— On sonne ! J'y vais ! Un long silence s'ensuit. Je tends l'oreille. Intriguée, je sors de ma chambre. Ma mère est figée sur le pas de la porte, la main sur le cœur. De l'escalier, je n'aperçois qu'une paire de mocassins beiges.

— Bonjour, Maman.

— Tu aurais pu téléphoner.

— C'est tout de même mieux de venir vous voir, non ? Tu ne préfères pas ?

Là n'est pas la question. Là n'est jamais la question. Mais mon frère aime bien répondre à côté. Ce qui rend toute tentative de discussion inutile.

« Voici Alice. » Il désigne à ses côtés la fillette blonde à couettes qui regarde ma mère avec de grands yeux.

— Bonjour, grand-mère Martine !

— Tu peux m'appeler « mamie », voyons.

— Bonjour mamie Martine !

— Qu'est-ce que tu as grandi, ma chérie !

— En même temps, elle n'avait que cinq ans la dernière fois que tu l'as vue.

— Je fais un mètre trente-huit !

- Alice voulait passer Noël à la mer.
- Vous n'étiez pas à São Paulo ?
- C'est l'océan Atlantique là-bas, pas la Manche.
- Ça fait longtemps que j'ai pas vu la mer !
- Comment ça, « longtemps » ?

Après l'errance, le retour. C'est comme ça que maman l'a pris. Elle n'aurait pas dû. Son fils a juste esquivé le plus longtemps possible et, à force d'être confronté aux questions d'Alice, a dû s'y résigner. « Oui, ils vivent très loin, c'est pour cela que nous ne pouvons jamais les voir. Oui, ils sont tous très gentils, et je serai très content de te les présenter un jour, enfin de nouveau, pas maintenant par contre, tu comprends. Ils sont très gentils, hein. »

Maman s'interrompt en me voyant descendre :

- Laura, va vite acheter des crustacés !
- Tu n'auras qu'à leur donner ma part, vu que je n'en mange pas.
- Je ne t'avais pas pris de part, vu que tu n'en manges pas. Logique imparable.
- Salut, Laura.
- Salut, Paul.
- Où est ta femme ?
- Eugénie est allergique aux chats.
- Tous les chats de cette maison sont morts depuis longtemps.
- Tu savais que ça pouvait rester des années sur les tapis ?
- Tu penses bien que Maman a fait le ménage depuis.
- Où est Papa ?
- À la chasse, répond maman.
- Mais on n'est pas dimanche.
- Dans son potager alors.
- On y va, à la plage ? demande la petite.

*

À la mer, j'assiste de loin à la scène. Les heures sur le sable terne à chercher des crustacés morts, à s'émerveiller de ce que l'air marin les vivifie en cette fin décembre, à se contenter de la richesse de ce temps partagé en famille et de ces retrouvailles. En réalité, maman ne fait que râler dans sa barbe à base de « je vous l'avais bien dit » : qu'il allait faire froid et humide sur cette plage à Noël, qu'avec son dos, elle ne pouvait plus se baisser ni marcher si longuement et qu'il lui faudrait du temps pour préparer le repas. Elle voyait très bien en plus que je grimaçais de dégoût et que son fils mimait la piété filiale. Seulement ça, elle ne le dirait pas.

Alice me rejoint sur mon bout de plage. Elle a l'art de la rhétorique des enfants uniques, poser le plus de questions possibles pour espérer obtenir rien qu'une seule réponse. Mais je ne suis clairement pas d'humeur.

— C'est Papa qui a proposé qu'on aille tous ensemble à la mer. J'ai pris mon seau et ma pelle. Je cherche un trésor. Papa marche trop vite et me laisse pas le temps de ramasser quoi que ce soit. Il est énervé parce qu'il a sali ses chaussures et a les pieds mouillés. Tata Laura...

— Juste « Laura », c'est bien.

— Pardon, « Laura », pourquoi tu restes à fumer dans ton coin, sans nous regarder ? Pourquoi mamie Martine traîne en râlant et en se tenant le dos ? C'est vrai que papi Léon chasse avec d'autres vieux qui puent la bière... les vieux qui sentent mauvais ? pardon Papa.

— Allez, on rentre, dit Paul.

Dans ma tête, j'arpente, cigarette sur cigarette, incapable de

marcher correctement. J'emprunte des chemins, les détourne, jamais rien ne va droit dans cette foutue famille. Nos échanges se résument à des tournures : « Tu n'as toujours pas... ? » Insérer ici le préjugé de vie qu'on essaye de me coller. Certainement pas par amour. Me foutre la honte ? Me montrer du doigt ? Me confronter à la normalité du bonheur des autres ? Mais le bonheur, putain ! Commencez par balayer devant votre foutue porte de parents dysfonctionnels, de proches toxiques, d'entourage malsain. Bien sûr, je ne viens pas de nulle part et attire à moi des nuées de profiteurs. La bonté malade de ceux qui se sentent coupables, ça se sent à des kilomètres. Les autres accourent.

Il aurait fallu que je ne sois pas poursuivie par des hordes de chiens éclopés pour parvenir à faire autre chose que de déambuler, déséquilibrée par le poids des fautes, des remords, des attentes, des non-dits, des trop-dits, des pas-assez-dits. Et jamais les bons. Et toujours dans le désordre, sans numéro complémentaire. Il aurait fallu qu'on mette tout ça quelque part, qu'on fasse un gros tas, qu'on y jette de l'essence, qu'on regarde la crasse prendre feu et disparaître dans sa propre toxicité. Et cela ne suffirait même pas. Même des années après, j'aurais encore la culpabilité, les regrets, la noirceur de la saleté des autres, leur âme de merde qui croit qu'on peut balancer à un enfant tout ce qu'un adulte ne peut pas gérer, comme ceux qui filent des coups de pied aux chiens en cachette.

*

Maman trépigne. Dix-neuf heures et toujours pas de Léon. Il sait très bien qu'on est le vingt-quatre aujourd'hui, qu'elle a passé la semaine à préparer la maison, deux jours à cuisiner. Et lui qui va au « potager », ce bout de terrain labouré jusqu'à

l'os. Pour ramener quoi ? Quelques carottes et des navets, histoire de justifier son absence ? Pourtant, en décembre, tout a été récolté et placé dans un silo. Il se pose juste sur son tabouret au milieu de sa cabane, allume son poste de radio et picole toute la journée tout seul.

Papa fait son entrée, rouge mais propre. La petite a de la chance. D'habitude, c'est titubant, taché de boue, de sang, qu'il revient, encore plus absent qu'à son départ. Cet amour pour la chasse lui est venu à son mariage, sous la pression des copains. Trente-six ans qu'il fait semblant d'aimer ça. Au début, il fallait trouver n'importe quoi pour esquiver les activités familiales. Ensuite sont venus la haine de la fille et le mépris du fils. Le rituel s'est installé, tous les dimanches. Et, quelquefois, il rentrait sans le chien.

Il met du temps à percuter après le « Ah ! on a des invités » qu'il s'agit de son fils et de sa petite-fille. Alice, elle, super-contente de revoir « papi Léon », s'en donne à cœur joie. Tout ça, Alice, ça la dépasse. Elle est à l'âge curieux et sans gêne. Elle y va de toutes les questions qui lui passent par la tête. Elle veut tout savoir de lui, de ses activités mystérieuses. Elle n'est pas près de le lâcher. Il n'a pas encore enlevé son manteau qu'elle demande :

- Pourquoi les chasseurs sont verts ?
- Pour se camoufler.
- Et orange ?
- Pour pas trop se camoufler non plus.

Mon père a toujours eu l'art de la répartie. Il y a presque de la poésie dans son laconisme. En fait, c'est juste qu'il ne peut pas balancer trop de mots d'affilée à cause de l'alcool. Il a comme une grosse patate farineuse coincée dans la bouche qui l'empêche d'articuler correctement. Alice ne se décontenance pas et enchaîne : « Dis, papi Léon, pourquoi vous tuez vos

chiens à la chasse ? » Il hésite, à deux doigts de se lancer dans un discours sur la pratique, la sécurisation, la tradition, les genoux rouillés et les vieux chiens. À la fin, il dit juste : « On fait pas exprès. »

Moi, j'aurais voulu qu'ils fassent exprès ces gars-là, que ce ne soit pas « juste comme ça » et « des choses qui arrivent », parce que le cinquième cadavre de chien qu'il enterre dans le jardin ne suffit pas à un enfant à se forger des habitudes. Un jour, à l'école, l'autre petite fille s'étonne que tous tes chiens soient morts, et que tu en aies eu autant d'ailleurs, que son Rocky a neuf ans, comme elle, que c'est son meilleur ami. Tu comprends que l'histoire de la chasse, là, elle n'est pas tout à fait claire et que l'image de ton père qui fait tout bien, enfin qui ne fait rien, mais qui fait bien quand il fait, s'effondre totalement. En fait, c'est juste un autre vieux gars malheureux qui pue la bière.

*

Quand tu vois ta nièce questionner sincèrement son grand-père, tu as envie de la ménager un peu, de la prévenir de ne pas trop s'attacher à lui, de ne pas trop se projeter dans sa propension à te balancer des caramels dès qu'il est gêné. Il a beau être père, grand-père, cet homme-là a raté sa vie et a embarqué dans sa chute toute une famille. Évidemment, il n'est pas responsable de tout, la mère l'a un peu aidé, puis le fils, puis la fille. Au début, c'est de lui que ça vient, lui qui a décrété alors que l'aîné avait déjà quatre ans qu'il n'en avait pas voulu de ce gamin et encore moins de celui d'après, même s'il aimait bien le fait d'avoir une fille, et qu'il n'avait jamais dit qu'il s'en occuperait, et qu'il aurait trouvé le temps où, de toute façon, entre l'usine et la chasse. Et que c'était son corps

à elle et qu'ils ne lui ressemblaient même pas, pas vraiment. Et que c'était un truc de bonne femme, que c'était pour l'occuper, que sa vie ait un sens, qu'elle ne soit pas comme l'autre vieille fille du village à tourner autour des parcs avec un sourire figé et des bonbons plein les poches.

Quand elle pleurait enfin, il arrêta un peu. « Allons, allons, je ne voulais pas te faire de peine, voyons. Tu pleures pour un rien. Tu es trop émotive. Tu vois ce que ça te fait, tes histoires de maternité. » Et elle, elle en faisait quoi de tout ça, elle pouvait en faire quoi ? Elle qui avait mal partout, qui ne reconnaissait plus son corps, qui ne dormait plus, sur le qui-vive, dans la merde, la pisse et le vomi. Juste un peu de réconfort, un mot aidant, un peu d'amour. Ou alors qu'elle en soit heureuse malgré elle, que le bonheur maternel s'impose, qu'elle ait une sorte de révélation, qu'un message lui soit porté, d'en haut : « Tu fais bien, Martine, tu fais bien. Tes enfants, ils sont beaux, ils sont propres, ils sont bien en chair, ils sont sains. Tu as fait des enfants parfaits. Tu n'as pas déchiré ta maigre carcasse pour rien. Tu n'as pas sorti pour rien de tes entrailles ces petits corps ensanglantés, dans une douleur qui te donnait plus envie de te pendre que de donner la vie. » Bien sûr que tu as eu la mauvaise idée de délivrer le premier un dimanche. Tu aurais pu prévoir. Le deuxième, pas besoin, tu avais bien fait le premier toute seule et il fallait que quelqu'un garde le nouveau chien, qu'il ne bouffe pas le canapé.

Toi, quand tout ton corps s'élevait, repoussait encore et encore, tu ne donnais pas la vie, tu voulais juste que « tout ça » s'arrête. Tu remontais le film. Le bal à tes dix-sept ans, la grosse main sur tes seins blancs, les doigts sales dans ton intimité, le souffle rauque à ton oreille, le visage rougeaud et l'odeur de bière chaude. Tu ne voyais pas ça comme ça, toi. Ce n'est pas ça que tu avais en tête quand tu les voyais

danser, les garçons. Et ce n'est même pas lui que tu avais en tête quand tu regardais timidement de leur côté. Quand c'est Léon qui est sorti du tas et qui s'est avancé vers toi en fendant la masse des danseurs, tu as raté la seule occasion de ta vie de dire les choses vraiment. « Non, désolée, je ne voulais pas te regarder. » Un truc du genre. « Je ne vois pas bien sans mes lunettes. J'admirais la peinture au fond de la pièce. » Mais pas ça, pas le laisser bégayer un « bonsoir » alcoolisé, pas le laisser s'approcher de ton cou et susurrer un « tu me plais aussi, tu sais », pas le laisser descendre sa main sur ton corps et la refermer sur ta vie.

*

Après cinq verres de porto et dix clopes, je me sens un peu mieux. Je commence même à écouter Sardou en regardant mon frère de travers : *Mes chers parents / Je pars / Je vous aime, mais je pars / Vous n'aurez plus d'enfant / Ce soir / Je ne m'enfuis pas. Je vole / Comprenez bien : je vole.* Ça me fait bizarre de voir mon frère adulte. Je sais bien que c'est un homme, qu'il a fait sa vie, qu'il est marié, a un enfant, une femme aimante, un appartement en ville et une maison à la campagne, un travail d'importance où il est reconnu « à sa juste valeur », qui doit être de six mille balles par mois. Ce qu'il y a de bizarre dans ce frère adulte, c'est qu'on dirait qu'il a oublié ce qu'était sa famille. Comme si, en quittant le cocon, il avait squatté un autre nid sur le passage, « non, non, je ne venais pas de là ». Genre un coucou qui a pris un nouveau départ dans la vie, chance intacte. Et c'est un peu à ça qu'il ressemble à table, là, mon frère, à un gros coucou qui dépasse terriblement de ce petit nid. La nappe défraîchie, le papier peint de mauvais goût acheté en promotion au supermarché du coin, les meubles dépareillés bouffés par les chiens et

entamés par leur pisse, la vaisselle de l'arrière-grand-mère, certifiée ébréchée depuis 1910, sortie le dimanche et les jours de fête comme un trésor familial. La table est trop basse pour son mètre quatre-vingt-dix. Même sa mère est devenue trop petite pour lui. Il lui colle d'un peu haut ses deux bises sèches d'homme de la ville. On est tous trop petits pour lui dans notre monde de merde et le regard qu'il daigne poser sur nous est un mélange de pitié, de mépris et de dégoût.

Sa fille, en revanche, on dirait qu'il n'a pas encore réussi à bien la mouler à son nouveau monde. Tout l'épate, elle sourit, questionne à tout-va, s'étonne de tout. Elle adore le « poulet de mamie Martine » et les « drôles de phrases » de papi Léon. Elle essaie de m'approcher bien entendu, ne sachant pas trop me situer dans le schéma familial. Elle retente. « Tata Laura ? » Non, Laura me va très bien. Je n'ai rien contre toi, petite fille, mais je commence un peu à connaître mon frère et c'est justement pourquoi je ne veux pas entrer dans ta vie. Et pour y faire quoi ? Me confronter à sa vision du monde, à sa perception des vraies valeurs, des vraies choses ? Et je sais bien que ça va m'échapper, je vais balancer malgré moi tout ce qu'il est, ton père, tout ce que je hais chez lui, tout ce que je ne parviens plus à supporter dans cette famille, jusqu'à mon propre frère.

C'est précisément un cas typique de l'obligation d'aimer qui que ce soit au motif qu'on partage un peu de sang et de gènes. On est censé se comprendre, se soutenir. On ne sait pas trop comment, ni ce qu'est vraiment notre « amour », tellement il est là depuis longtemps et qu'on ne le questionne pas. On le pratique à coups de reproches, à coups de questions vexantes, à coups de remarques désobligeantes. À la fin du séjour, alors que chacun est retourné de son côté du ring, à se toiser avec un dernier regard de haine parce qu'on n'en peut plus de devoir

se défendre de tout, sa vie, ses choix, ses propos, son être, chaque fois qu'on les croise, à cause de la foutue emprise qu'ils veulent avoir sur tout, parce qu'ils nous connaissent si bien, vu qu'ils nous ont faits, ont vus grandir, galérer à chier, « tu te souviens ». Non, je ne me souviens pas de ça. Je me souviens du jour où tu m'as humiliée devant le supermarché à l'heure de la sortie d'école, je me souviens du fait que tu t'es vengé de ta mère sur moi, je me souviens que tu m'as éclaté la tête contre un mur, je me souviens de tous mes chiens que tu as tués, je me souviens du jour où j'ai senti que tes mains sur moi n'étaient plus paternelles. Je me souviens de tout ça, oui. Par contre, en aucun cas, je ne me souviens d'un jour où vous m'avez écouté parler et que ça légitime votre prétendue connaissance inaltérable de ce que j'ai été, suis et deviendrai.

Papa est du genre silencieux, mais pas quand il mange. Il piaffe dans un festival de « *slurp* ». Il en fout partout. Sa serviette est maculée de rose crevette, de vert bulot et de gris huître. Quand, après s'être léché les doigts, il empoigne les frites à même le plat, Paul éclate : « Ça suffit, Papa ! Tu nous coupes l'appétit. Tu ne peux pas manger correctement ? » Papa le regarde d'un œil mauvais : « Et c'est quoi, *correctement*, mon fils ? » Maman interrompt les hostilités en déviant le tir sur moi. Tactique simple, mais efficace.

— Pourquoi tu ne viens pas à table, Laura. Il n'y a pas de « cadavre » dans le dessert.

— C'est bon, reprend Paul, allons nous coucher, tout le monde est fatigué. Merci pour le repas, Maman.

*

Ce matin, comme chaque fois, je ne me lève pas tout de suite. J'attends que le tumulte passe, que la cuisine se vide,

que mon père parte à la chasse. Je me dis souvent que le plus simple serait de cesser de venir les voir. Après tout, mon frère y parvient, lui, et sans reproches. Il a déménagé suffisamment loin, a trouvé suffisamment d'activités à sa mesure pour qu'il n'ait aucune excuse à donner. « Ton frère est occupé, lui. Il a tant à faire. Il doit repartir au Brésil le mois prochain, il est tellement important. C'est normal qu'il n'ait pas le temps de venir, de nous appeler, avec tout ça. Mais toi, tu pourrais faire l'effort de venir plus fréquemment. Une fois par mois, c'est peu vu que tu ne fais rien. Enfin, tu ne fais rien, n'est-ce pas ? C'est quoi, cet œil noir ? Ne me regarde pas comme ça, Laura. N'oublie pas qui est ta mère. Tu n'as personne de toute façon, qu'est-ce que tu veux faire de mieux ? Après tout ce qu'on a fait pour toi... »

Les valises à ses pieds, Paul attend à table devant une énième tasse de café. Il engage la conversation à sa manière.

- Comment ça va avec Mathieu ?
- Nicolas. On s'est séparés il y a quatre ans.
- Quel dommage ! Je l'adorais, vraiment un bon gars.
- Il m'a trompée six fois.

Ma mère juge bon de commenter en passant avec une pile de linge : « En même temps, tu ne faisais pas beaucoup d'efforts pour t'arranger. » Merci, Maman. Bonjour aussi. Elle a toujours considéré que je n'étais pas à la hauteur de mes compagnons et n'a jamais manqué de le leur dire.

- Comment ça va avec Charlotte ?
- Eugénie. Elle va bien.

Alice descend en trombe, cheveux mouillés, couettes de travers : « Maman est partie ! Elle vit plus avec nous », et repart dans la foulée. Paul évite mon regard insistant, puis désigne mon paquet de cigarettes : « Tu n'as toujours pas arrêté ? » De toute évidence. « Je peux t'en prendre une ? » Je

suis de plus en plus intéressée par la tournure que prennent les événements. Paul n'a clairement pas envie de s'étendre sur le sujet.

- Tu sais pourquoi Maman s'acharne autant sur toi ?
- Parce que je ne suis pas toi.
- Ça se tient.
- Pourquoi je reviens les voir à chaque fois, putain ?
- Parce que tu les aimes un peu quand même. Et qu'ils sont ta famille après tout. Ou tu es juste maso.
- Ça se tient.

Paul appelle Alice. Maman fait semblant de ne pas avoir compris alors que les larmes lui montent aux yeux :

- Tu ne restes pas pour le déjeuner ?
- J'ai encore beaucoup de choses à régler avant de reprendre le travail.
- Qu'est-ce que tu veux régler un dimanche férié ?
- On a bien mangé hier, merci Maman.
- Tu n'attends pas le retour de ton père ?
- Non, ça va aller comme ça. On se revoit l'année prochaine !

Alice me prend la main et plante ses yeux dans les miens :

- À bientôt, Laura !
- « Tata », c'est OK, tu peux m'appeler « tata ».
- Super, tata Laura ! C'est chouette, la famille !
- C'est... la famille.

EN FORME DE COURTEPOINTE

Catherine Cormier

Sa mère dira qu'elle a élevé un petit garçon brillant qui a peur de l'être. Qu'elle a investi au cours de sa vie toute son énergie pour ouvrir les portes qui le mèneraient à s'accomplir. Qu'elle a fait des sacrifices, qu'elle a toujours choisi au mieux pour lui et seulement pour lui. Qu'elle est fière de ce qu'il deviendra et qu'en attendant elle place simplement les pions pour l'encourager à ne pas baisser les bras quand la tentation devient trop grande. Elle est exigeante, mais elle agit en connaissance de cause ; si elle n'exige pas, il ne pourrait pas comprendre tout le potentiel qu'il gâche en restant immobile. Sa mère dira qu'elle l'aime autant qu'elle aime les rêves qu'elle a pour lui. Sa mère ne dira pas qu'elle lui en veut de pomper toute son énergie en la forçant à répéter encore et encore jusqu'à ce qu'il agisse, ou qu'il abandonne. Elle lui en veut plus que tout quand il abandonne.

Son père dira qu'il n'a jamais enlevé les photos de gamin de Math de son portefeuille, ni celles de ses soeurs. Qu'il y revient souvent entre deux voyages d'affaires, que c'est ce qui le motive à travailler fort, à travailler tard, à travailler loin. Son père dira qu'il a une confiance absolue en sa femme

et leur mère, qu'il l'aime d'être à la tête de la famille et de faire tout son possible pour que personne ne manque de rien parce qu'elle leur donne tout. Son père dira qu'il a pleuré une larme de plus que pour les autres lorsque son fils est né. Des larmes de ne pas se reconnaître dans le canevas blanc qu'était son fils fraîchement né. Un canevas prêt à être peint avec de meilleures couleurs que les siennes. Son père ne dira pas qu'il se préfère lorsqu'il n'est pas avec sa famille, pas avec Math. Que le canevas blanc qu'il se permet de devenir à son tour le fascine au-delà de quoi que ce soit d'autre, quand ils existent seulement sur les photos dans son portefeuille.

Ses voisins diront qu'il était adorable, vraiment un bon petit gars. Qu'il a toujours été là pour déneiger leur voiture alors qu'il déneigeait la sienne, qu'il n'a jamais pris plus qu'un journal dans la pile livrée aux gens du bloc chaque matin. Ils diront qu'il ne faisait pas trop de bruit, qu'il ne leur pilait pas sur la tête trop fort ni trop souvent. Que son parfum ne dérangeait pas, dans l'ascenseur. Ils diront que c'était difficile de savoir quand il était là et quand il ne l'était pas tellement il était facile à vivre. Ses voisins ne diront pas qu'ils le trouvaient louche. Pas d'amis, pas de gens à aimer. Personne qui vient toquer à sa porte en pleine nuit pour chuchoter avant d'entrer, comme chez les voisins au bout du couloir. Ils ne diront pas qu'ils inventent parfois des scénarios qui expliqueraient pourquoi il avait l'air si gentil, mais était seul au monde. Ils ne diront pas qu'ils avaient pitié de lui le vendredi soir, quand ils voyaient de leur fenêtre qui pointe vers le parking sa voiture bien déblayée, stationnée correctement entre les lignes.

Sa sœur, la plus jeune, dira qu'il est le gars le plus loyal qu'elle a pu rencontrer dans sa vie. Qu'il a mis les attentes vraiment très haut pour tous ceux qu'elle *swipe* du mauvais bord, sur Tinder. Elle dira qu'il était toujours là pour elle, que c'était vraiment sa plus grande qualité. Elle dira que même

s'ils se donnent rarement des nouvelles, quand ils s'appellent ça en vaut la peine. Qu'il doit être bien occupé mais que ça ne la dérange pas du tout, qu'elle comprend. Elle dira qu'enfant, c'était à lui qu'elle pensait quand il fallait faire une présentation orale sur son héros. Elle dira qu'elle espère l'aimer autant que lui il l'aime. Sa sœur, la plus jeune, ne dira pas qu'il la suffoquait quand elle était plus petite qu'elle ne l'est aujourd'hui. Qu'il a passé toute sa vie à regarder par-dessus son épaule pour s'assurer qu'elle soit entourée des bonnes personnes. Elle ne dira pas qu'elle avait éternellement peur de le décevoir, de ramener quelqu'un à manger un soir et qu'il ne l'approuve pas. Ne dira pas non plus que ça l'arrange, qu'il ne l'appelle plus autant qu'avant. Qu'il soit parti.

Sa sœur, la plus vieille, dira qu'il était son égal. Qu'il s'est toujours assuré qu'elle le voie comme tel. Elle dira qu'ils ont grandi ensemble sur la même corde raide, qu'il a compris assez vite et pour son bien qu'elle n'était pas aussi impressionnable que la cadette de la famille. Elle dira qu'elle respecte le respect qu'il a toujours eu pour elle, même quand elle faisait n'importe quoi et qu'il se retrouvait à devoir réparer les pots qu'elle avait cassés. Sa sœur, la plus vieille, ne dira pas qu'elle ne le respecte pas. Qu'il lui a prouvé trop souvent qu'il se laissait guider par tout le monde sauf par lui-même. Qu'elle se demande souvent où est le grand frère qui mentait aux parents pour elle parce que ce grand frère-là ferait des miracles à la place du type qu'il est devenu depuis. Elle ne dira pas qu'il la déçoit d'être parti autant que s'il était resté.

Son ex dira qu'elle ne voulait pas lui briser le cœur. Qu'elle aurait dû être plus claire dès le départ. Elle n'était pas prête à être en couple et elle ne le lui a pas assez montré, elle s'en veut beaucoup et ça, elle le dira sans la moindre hésitation. Elle dira qu'elle l'aime encore d'une certaine façon. Qu'il n'est juste pas sa personne à elle, et que ça arrive. Que c'est

triste, mais que ça arrive. Son ex ne dira pas qu'elle ne l'a jamais aimé. Qu'elle le trouvait vide. Qu'elle n'avait aucune idée de qui il pouvait bien être quand il n'était pas avec ses parents, ses sœurs, ses voisins ou même avec elle. Elle ne dira pas qu'il lui donnait l'impression d'être un panier percé qui se remplissait des autres et de ce qu'ils voulaient bien lui donner. De ce qu'il leur volait.

Ses grands-parents diront qu'ils ont hâte de voir quel genre de père il sera avec ses enfants. Qu'ils sont persuadés qu'il sera doux, présent, qu'il les fera se sentir forts et protégés. C'est ce qu'ils disent de tous leurs petits-enfants, d'ailleurs. Qu'ils ont le potentiel d'être des figures exceptionnelles parce qu'ils sont entourés de parents avenants et prêts à tout pour eux. Ils diront qu'ils sont fiers de voir que les bonnes graines s'affinent de génération en génération. Que dans leur temps ce n'était pas aussi facile que ça l'est aujourd'hui, d'aimer ses enfants. Ses grands-parents ne diront pas qu'il n'avait pas de caractère quand il était jeune, Math. Il était malléable. Ils ne diront pas qu'ils avaient espéré en faire une version meilleure de leur fils, son père. Ne diront pas que depuis, ils ont mis ce plan aux oubliettes.

Son responsable de maîtrise dira qu'il a un manuscrit à soumettre d'ici deux semaines. Qu'il lui a laissé une chance supplémentaire, mais que celle-ci est la dernière de toutes les autres dernières. Des gens talentueux pour écrire, il y en a des tonnes. Il dira que Math n'est pas spécial et que c'est dommage d'avoir investi si peu temps et tellement d'absences dans un projet qui avait l'air de bien l'animer au départ. Pas assez pour que ça vaille la peine de poursuivre, tout simplement. Son responsable de maîtrise dira tout, il ne se censurera pas. À commencer par le fait que l'Université n'est pas pour tout le monde et, visiblement, n'est pas pour lui.

La commis qui l'a vu attendre dans sa voiture après absolument rien maintenant qu'il a payé sa facture d'essence dira qu'il est *cute*, qu'elle aurait *swipé* du bon bord pour lui s'il lui en avait donné l'occasion. Elle dira qu'il l'a fait rire, qu'elle a même pensé aller le rejoindre dehors sans prendre le temps de mettre son manteau d'hiver. La commis ne dira pas qu'elle l'a aussi vite oublié qu'elle l'a trouvé *cute* quand un autre client *cute* est entré et lui a fait un plus beau sourire. C'est vraiment sans rancune, elle a l'attention volage. Elle ne dira surtout pas qu'elle a besoin d'oublier son rendez-vous de la veille qui a fini en queue de poisson, c'est rien de personnel. Elle ne dira pas qu'aujourd'hui, et sûrement demain, et peut-être même les jours d'après, elle reconstruira son ego à partir des compliments tantôt timides tantôt déplacés des gens qui passeront à leur tour payer leur facture et traîneront de la patte à sa caisse en même temps.

Et lui, Math.

Il ne dira pas qu'il a pleuré dans sa voiture pendant presque quinze minutes, qu'il cherchait de l'air, qu'il n'ouvrait pas sa fenêtre parce qu'il n'avait même pas pensé que de l'air, il y en avait à la tonne dehors. Il ne dira pas que ce genre de crise était de plus en plus fréquent. Il ne dira pas qu'il se cherchait depuis plus longtemps qu'il espérait se trouver. Il ne dira pas qu'il ne s'est jamais connu autant qu'il connaît les autres, et il ne dira surtout pas qu'il leur en voudra toujours pour ça.

À la place, si on lui demande, il dira que tout va bien. Qu'il a manqué la sortie d'autoroute qu'il devait prendre, pour aller remettre son manuscrit fini avant la dernière date limite. Qu'il l'a manquée sur les centaines de kilomètres qui ont suivi, aussi. S'ils le rendent si malheureux, autant chercher quelqu'un de plus heureux de qui il pourra copier le bonheur.

TOUCHE

Clémence Lavigne

Pourquoi crois-tu que cela me touche ?

J'ai attendu des années

Pour que ces mots

Sortent de ma bouche

Qu'ils viennent

Éclairer

Questionner

Embuer

Ouvrir grand

D'autres yeux

Que les miens

Entre le plat et le dessert

Le poing sous la nappe

Tendue

Au milieu des assiettes sales

Les restes d'un festin

Et la fin d'un mensonge

Se mettent à danser

Sur les ruines d'une vie passée

À vous cacher

Ce qui me mord

Ce qui me meut
Ce qui m'éloigne de vous
Lorsque je referme la porte
Et qu'il me faut avancer
Dans le noir
D'un cœur que j'ai choisi
De ne pas vous montrer
Ça siffle dans l'air si fort
Qu'on ne sait plus
Si le bruit vient du dehors
Ou de nous
Ce que l'on sait
C'est que quelque chose
Ou quelqu'un
S'écroule
Et que peut-être
Ce qui viendra après
Aura le mérite
D'être vrai
Et la chance
Si tel est notre désir
D'être beau
Pardon Famille

LES AUTEURS :

Christine Monot

Vit et travaille à Paris. A collaboré à diverses revues, *Brèves*, *Le Cafard hérétique*, *Borborygmes*, *La Passe*, *Mæbius*, ainsi qu'à des revues littéraires espagnoles. Traductrice de trois titres d'Augusto Monterroso pour les (défuntes) éditions Passage du Nord/Ouest. Chroniqueuse à Radio libertaire dans l'émission « Dépêchez-vous de rester jeune ». Elle a publié un recueil de nouvelles, *Venez donc prendre le dessert*, sur le thème de la rencontre aux éditions Rhubarbe (mai 2021).

Philippe Aubert de Molay

Scénariste de bande dessinée et de jeux vidéo (souvent sous le pseudonyme de Greg Newman), Philippe Aubert de Molay a publié une centaine de fictions pour des univers sous licence ou originaux tels que *Blake & Mortimer*, *L'Âge de glace*, *Madagascar*, *La Guerre des boutons*, *Renaissance*, *Les Gardiens de la pierre*, *Franky*, *Night Watch*, *Popeye*, *Shrek*, *Zorro*. Il publie également des nouvelles où, comme dans ses scénarii, il est souvent question de légendes urbaines, de dystopie, de post-apo (par exemple *Chienne de lecture* dans l'anthologie *Animal ad hominem* chez Flatland). Prix international Hemingway (2015), il est lauréat du prix Gustav Meyrink de littérature de l'imaginaire (2021) et du prix Corinne Vuillaume de la nouvelle (2022). Phil anime des ateliers d'écriture fictionnelle pour l'association *Tout I Roman*.

Site Web : <https://www.aubert2molay.vpweb.fr>

Brice Gautier

À force d'écrire des nouvelles, Brice Gautier a fini par en publier, notamment dans la revue *Squeeze*, mais aussi dans *Brèves*, *Rue Saint Ambroise*, *Harfang*, *Pourtant*, aux éditions Arkuiris et ailleurs. De fil en aiguille, il en est sorti deux recueils, parus aux éditions Quadrature : *Même pas mal* (2021) et *La Maison commune* (2023).

Site Web : <https://editionsquadrature.be/auteurs/gautier/>

Éric Scilien

Éric Scilien récupère des bribes de réel qu'il assemble ici et là avec des morceaux de ciel et d'or noir pour en faire des œuvres de fiction qui ne sont pas tout à fait réelles mais pas mal quand même. Auteur de romans, nouvelles et poèmes au Seuil, chez Jacques Flament, Bookless et L'Astre bleu.

Site Web : <http://leblogderics.blogspot.com>

Christophe Siébert

Né en 1974, poète, écrivain et performeur, Christophe Siébert vit à Clermont-Ferrand. Ses livres, influencés par le roman noir, la science-fiction et l'horreur, donnent une voix aux gens qui vont mal, quels qu'ils soient, et communiquent au lecteur, au moyen d'une écriture sèche, des émotions fortes. Il est édité Au diable vauvert. *Métaphysique de la viande*, son premier livre paru chez cet éditeur, a obtenu le prix Sade en 2019.

Christophe Siébert dirige également la collection « Les Nouveaux Interdits » pour La Musardine.

Sites : <https://www.facebook.com/christophe.siebert.auteur>
et <https://mertvecgorod.home.blog/>

Louise Fonte

Auteure et editrice d'un roman graphique sur l'histoire du féminisme en douze épisodes, *Les Chroniques mauves*, Louise Fonte a posé ses cartons dans l'Hérault en 2017, sans regret pour les ciels brouillasseux vibrionnants de particules fines des matins d'hiver dans le onzième arrondissement de Paris. Depuis, elle se rapproche des bois et de la garrigue, mais elle reste vague là-dessus. Elle écrit des nouvelles, polars, poèmes et chansons. Louise Fonte a édité plusieurs nouvelles avec *Squeeze*, mais aussi chez aNTIDATA. Elle a obtenu la bourse d'écriture numérique de Livre et lecture Occitanie dont a résulté le polar *Une belle daurade*

qui met en scène Ira, une ex-flic de la Bac de Montpellier. Quand elle n'écrit pas, elle cherche à monter un atelier de slam, court les bois, marche avec les mouflons, fait de belles traces dans la neige l'hiver dans l'Aubrac et l'Aigoual.

<https://www.instagram.com/loo.fonte/?hl=en>

Pascal Nordmann

Pascal Nordmann est écrivain, plasticien et homme de théâtre. Élève de l'école Jacques Lecoq à Paris, il vit entre Genève, Paris et Detmold (Allemagne). En 1986, il fonde la compagnie Chairros Theater, qu'il dirige durant dix ans et pour laquelle il écrit des textes, met en scène et crée décors et accessoires. À partir de 1999, son travail de plasticien est exposé en Suisse ainsi qu'en Allemagne, au Portugal ou encore en France. Aujourd'hui, il mène de front plusieurs œuvres (littérature, écriture dramatique, arts plastiques et informatique), faisant la part belle à un certain esprit surréaliste, à la poésie, à l'étrange, à l'humour... Depuis le 21 novembre 2020, il met du sens là où il n'y en a aucun avec son *Fil Info*, chronique d'actualité, effilant l'information au fil de son rasoir poétique à découvrir tous les samedis sur son site Web <https://www.pascal-nordmann.com/machines%20texte%20infos.php>

Claire Von Corda

Parano, pisseuse, branleuse, Claire Von Corda écrit pour tenter de mettre KO ses propres angoisses. Son écriture se situe entre la prose poétique, les boucles surréalistes et la description du quotidien. En ressortent des tableaux saturés de névroses et de violence. Elle a participé à des revues, des fanzines (*Violences*, *GoreZine*, *Le Bateau*), à l'anthologie *Dimension Violences* chez Rivière Blanche et son livre *Du délire* a été publié chez ce même éditeur. Un recueil de ses poésies figure au catalogue des Crocs électriques, un second chez Ni Fait Ni à Faire, ainsi qu'un recueil de dessins. *Insatiable* est son premier roman porno publié à La Musardine.

Elle habite dans un appartement à Toulouse, où elle joue de la musique.

Florent Arc

Né en Charente en 1991. Études entrecoupées de voyages et de petits boulots. Devient journaliste dans la presse écrite avant d'enseigner la langue française en Asie et à Mayotte. A publié des nouvelles dans les revues *Pourtant* et *Dissonances* ainsi que dans

un recueil collectif aux éditions Le Cherche Midi.

Francois Fournet

Né en 1993. Auteur pour La Musardine depuis 2018 ainsi que pour diverses revues, création des projets musicaux *KollektivTraum* et *Dezeffe*.

Emna Zina Thabet

Experte en excédent de bagages et en transport d'huile d'olive, passionnée par les histoires, l'histoire et le bleu de Méditerranée. Après une thèse sur la question de la mémoire collective et plusieurs expériences professionnelles au Proche-Orient, en Afrique de l'Ouest et en Asie du Sud-Est, elle a repris des études en écopoétique et création littéraire. A publié *Fruit barbare, mots sauvages* (avec Houda Hissar), *Pourtant*, n° 6, juillet 2023.
<https://www.instagram.com/wagazina/?hl=en>

Marion Corvez

« Rien. Existé. »
Site Web : https://www.instagram.com/_un.arbre.penche_/

Catherine Cormier

Elle écrit pour les autres depuis plus d'une décennie. Elle leur prête ses mots, ses idées, ses inspirations et ses meilleurs discours de vente, sans jamais se demander ce qu'elle dirait si on lui demandait de parler pour elle. Après quelques cours de littérature et plusieurs discussions bien arrosées autour d'une bonne bouteille de vin (ok, peut-être deux), Catherine Cormier a décidé de s'essayer à la fiction. Juste pour voir à quoi ressembleraient les histoires qu'elle raconterait si elle se donnait carte blanche pour le faire.

Clémence Lavigne

Née en Bretagne, loin de la mer, Clémence Lavigne vit d'abord à Rennes, où elle étudie les Sciences politiques, puis à San Francisco, où elle se passionne pour le cinéma indépendant et documentaire. Après un passage à la Fémis, elle commence à travailler dans le cinéma en 2016 et se consacre en parallèle à l'écriture au sein des ateliers *Rémanence des mots*. Elle écrit de la fiction et de la poésie – qu'il lui arrive de lire sur scène – et perçoit l'écriture, et

l'intime en général, comme un médium politique fort et inclusif. Dans ses textes poétiques, le corps, la nature et la sensualité sont centraux mais aussi la violence du rapport à l'autre quand celui-ci s'inscrit dans des logiques de domination. Par l'écriture, elle cherche son propre chemin vers ce que l'autrice afroféministe bell hooks nomme une « éthique de l'amour » (*All About Love: New Visions*).

Rendez-vous début 2024 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Anne-Marie Valet
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette /couverture : Éfelyd
Illustration couverture : Éfelyd X Free wallpaper
Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Anne-Marie V. Manu S.
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-28-5

Dépôt légal : Septembre 2023

© Les auteurs et Squeeze